

REVUE SPIRITE

JOURNAL MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

34^e ANNÉE

N^o 9.

1^{er} SEPTEMBRE 1891.

EXPÉRIENCES SPIRITES A NAPLES

Cher M. Leymarie : En même temps que les deux articles de la *Tribuna giudiziaria*, dont je vous adresse la traduction, j'ai reçu le numéro de juillet du *Vessillo Spiritista*. Son premier Vercelli est consacré à la lettre du professeur Lombroso, dont la *Revue Spirite* a déjà donné le passage saillant.

L'honorable capitaine Volpi « applaudit à la sincérité de l'illustre savant, « d'autant plus volontiers qu'il était pénible de penser, qu'en Italie, les représentants de la science officielle persistassent à ne pas tenir compte des « phénomènes acceptés par leurs collègues des autres nations ».

L'adhésion du professeur Lombroso est précieuse à enregistrer comme la capitulation définitive des Princes de la Science devant le fait spirite.

Je dis le FAIT SPIRITE : c'est en effet du phénomène produit avec le concours des médiums qu'il s'est constamment agi, aussi bien pour Lombroso que pour W. Crookes et Zöllner, etc. Mysticisme, symbolisme..... charlatanisme sont pour les savants, — aussi bien que pour l'auteur des articles de la *Tribuna giudiziaria*, — une seule et même chose.

Allan Kardec pensait de même ; et c'est dans sa netteté, sa loyauté, sa guerre au mystère sous toutes les formes qu'il faut chercher le secret de la haine plus au moins voilée des exploiters du Merveilleux, contre le fondateur du Spiritisme moderne.

Agréez, je vous prie, cher M. Leymarie, l'expression de mes meilleurs sentiments.

COMMANDANT DUFFILHOL (en retraite).

On lit, dans la *Tribuna giudiziaria*, du 26 juin, sous le titre : *Les dernières expériences de Spiritisme* :

Tout le monde connaît le défi, vieux de deux ou trois années, de M. E. Chiaja, de Naples, au professeur Lombroso, de Turin. « Vous vous refusez à croire à l'existence de nos phénomènes, lui disait M. Chiaja, eh bien, fixons un rendez-vous à Naples ou à Turin, à votre gré, et vous verrez ce que peut faire une femme, sans prétentions à l'esprit, — un simple médium,

— laquelle pourtant, comme Cagliostro, ne fait point argent de ses secrets.

Nous sommes en mesure d'annoncer que l'expérience a eu lieu à Naples, dans un salon de l'hôtel de Genève. MM. Lombroso, Tamburini, Ascensi, membres de la Commission des Hospices d'Aliénés, Bianchi, Virgilio, Vizioli, Andriani, Penta, etc., y assistaient.

Dans une pièce, à l'abri de toute surprise, la dame médium était liée sur une chaise. Deux des assistants se tenaient à ses côtés, en contact avec elle, de sorte que le moindre de ses mouvements ne pût passer inaperçu. Quant à la foi aveugle, personne ne l'avait, cela va sans dire.

Eh bien, — en pleine lumière, — la table, sur laquelle les assistants et le médium formaient la chaîne avec les mains, leva tantôt un pied, tantôt l'autre, et même trois pieds à la fois. A diverses reprises, des coups paraissant frappés dans l'intérieur de la table se firent entendre.

La lumière éteinte, les expérimentateurs se sentirent les cheveux, la barbe, les membres tirés brusquement; plusieurs d'entre eux virent une lumière paraître derrière un rideau; tous entendirent le bruit d'une chose qu'on renverse: c'était un plat comble de farine, retourné sans dessus dessous, sans qu'une seule parcelle s'en fût échappée.

Ces phénomènes, scrupuleusement observés à chaque séance, sont-ils des hallucinations?

Il est vrai que l'homme le plus sain peut être sujet à des hallucinations, à des illusions pour ainsi dire physiologiques. MM. Helmholtz, Aubert, Brewster, Morselli, Brière de Boismont et bien d'autres se sont occupés de cette question. Pourtant il est difficile de les admettre chez des observateurs avisés et sur leur garde. De plus un point commence à se dégager nettement de ces expériences: une tendance à la répétition de phénomènes semblables dans les mêmes conditions, ce qui exclut l'hypothèse de l'hallucination. Toute idée de fraude écartée, on se trouve là en face d'une loi à l'état d'ébauche; car, un fait qui se reproduit identique dans des conditions identiques, obéit à une loi.

Désormais il nous paraît donc opportun, au lieu de nier les faits, de les étudier pour en découvrir la loi. Bien plus, nous sommes d'avis que l'élimination d'un mysticisme et d'un symbolisme inutiles, bons à séduire les petits esprits, sans influencer les natures bien équilibrées; que l'ablation du voile mystique fait pour les exploiters, et non pour les gens sérieux: en un mot, la suppression du charlatanisme, ne laissera place à aucune appréhension pour l'avenir de la science positive, qui ne doit pas désespérer d'arriver à l'interprétation exacte de ces phénomènes.

Sous le même titre, on lit dans le même journal, à la date du 5 juillet 1891 :

Dans un précédent numéro, nous avons signalé les importantes expériences de spiritisme faites, à Naples, en présence de savants éminents. Nous sommes aujourd'hui en mesure d'en publier les deux procès-verbaux rédigés par M. E. Ciolfi, et adressés en même temps à MM. E. Chiaja et Lombroso, professeur à Turin, qui assistait en personne aux séances.

Persuadés que la science est le patrimoine de tous, nous nous arrêtons d'autant moins à la défense faite de les publier, que notre illustre ami et collaborateur, le professeur Lombroso, dans une lettre que nous insérons à leur suite, certifie l'authenticité des expériences, avec la loyauté d'un savant dont la patience égale l'indépendance.

Voici le texte des deux procès-verbaux :

Naples, le 2 mars 1891.

Cher ami : J'ai eu le plaisir de remettre moi-même votre lettre d'invitation à une séance d'expériences spirites à l'éminent professeur Lombroso, de passage à Naples, où il est descendu à l'hôtel de Genève.

Lecture faite, il a de fort bonne grâce accepté, à deux conditions : la première que la presse ne fût pas mise au courant des expériences auxquelles il assisterait ; l'autre, qu'il examinât au préalable le local où elles auraient lieu. Au fond, il regarde nos phénomènes comme de simples effets hypnomagnétiques.

Sur le premier point j'ai, en votre nom et au mien, promis le secret ; en second lieu, pour ôter tout prétexte à la suspicion de trucs ou de compérage je n'ai point voulu que la séance se passât chez vous, ni chez moi : J'ai demandé qu'on se réunît à l'hôtel de Genève, dans sa chambre même, si cela lui convenait. Je me suis engagé pour samedi soir, 28 février, et j'ai promis que vous vous trouveriez au rendez-vous avec le médium, Mme Eusapia Paladino.

Malgré votre indisposition, j'ai pris sur moi de ne pas retarder les expériences. J'ai tenu à être à l'hôtel de Genève exactement, le soir fixé ; et, en votre absence, j'y ai conduit Mme Paladino.

J'y ai trouvé réunis le professeur Lombroso et ses collègues, MM. Tamburini, Ascensi, Gigli et F. Vizioli.

On avait mis à notre disposition une vaste chambre choisie par ces Messieurs, au premier étage. M. Lombroso commença par examiner avec soin le médium, après quoi nous primes place autour d'une table à jeu, Mme Paladino, à un bout, à sa gauche MM. Lombroso et Gigli ; moi, en face du médium, entre MM. Gigli et Vizioli ; venaient ensuite MM. Ascensi et Tam-

burini qui fermaient le cercle, ce dernier à la droite du médium, en contact avec lui.

Des bougies sur un meuble, derrière Mme Paladino, éclairaient la pièce. MM. Tamburini et Lombroso tenaient chacun une main du médium; leurs genoux louchaient les siens, loin des pieds de la table; et elle avait ses pieds sous les leurs.

Après une attente assez longue, la table se mit à se mouvoir, lentement d'abord, ce qu'explique le scepticisme, sinon l'esprit d'opposition déclarée de ceux qui composaient le cercle pour la première fois; puis, peu à peu, les mouvements augmentèrent d'intensité.

M. Lombroso constata le soulèvement de la table, et évalua à cinq ou six kilogrammes la résistance à la pression qu'il eût à exercer avec les mains pour le faire cesser.

Ce phénomène d'un corps pesant qui se tient soulevé en l'air, en dehors de son centre de gravité, et résiste à une pression de cinq à six kilogrammes, surprit et étonna beaucoup les doctes assistants qui l'attribuèrent uniquement à l'action d'une force magnétique inconnue.

A ma demande, des coups et des grattements se firent entendre dans la table; de là nouvelle cause d'étonnement, qui amena ces Messieurs à réclamer d'eux-mêmes l'extinction des bougies. Tous restèrent assis et en contact comme il a été dit.

Dans l'obscurité, qui n'empêchait pas la surveillance la plus attentive, on commença par entendre des coups violents sur le milieu de la table; puis, une sonnette placée sur un guéridon, à un mètre à gauche du médium, — de sorte qu'elle se trouvait en arrière et à droite de M. Lombroso, — s'éleva en l'air, et sonna au-dessus de la tête des assistants, en décrivant un cercle autour de notre table, où elle finit par se poser.

Au milieu des expressions de stupeur profonde qu'arrachait à ces savants témoins ce phénomène inattendu, tandis que M. Lombroso, très impressionné, manifestait le vif désir d'entendre et de constater une fois de plus ce fait extraordinaire, la clochette recommença à sonner, et refit le tour de la table, en la frappant à coups redoublés, à tel point que M. Ascensi, partagé entre l'étonnement et l'appréhension d'avoir les doigts brisés (la sonnette pesait bien trois cents grammes), s'empressa de se lever, et d'aller s'asseoir sur un sofa, derrière moi.

Je ne manquai pas d'affirmer que nous avions affaire à une force intelligente, — ce qu'on persistait à nier, — et que, par suite, il n'y avait rien à craindre. M. Ascensi refusa quand même de reprendre place à la table.

Je fis alors observer que le cercle était rompu, puisqu'un des experimen-

tateurs continuait à s'en tenir à l'écart, et que, sous peine de ne plus pouvoir observer sérieusement les phénomènes, il fallait du moins qu'il gardât le silence et l'immobilité.

M. Ascensi voulut bien s'y engager.

La lumière éteinte, et la chaîne reconstituée autour de la table, dans l'ordre indiqué ci-dessus, sauf pour M. Ascensi resté sur le divan en arrière à gauche de moi, les expériences furent reprises.

Tandis que, pour répondre au vœu unanime, la clochette reprenait ses tintements et ses mystérieux circuits aériens, M. Ascensi, — sur l'avis que lui en avait donné, à notre insu, M. Tamburini, alla sans être aperçu (à cause de l'obscurité) se placer, debout, à la droite du médium, et, aussitôt, alluma, d'un seul coup une allumette, si bien, — comme il l'a déclaré, — qu'il put voir la clochette, en vibration dans l'air, tomber brusquement sur un lit à deux mètres derrière Mme Paladino.

Je n'essaierai pas de vous peindre l'ébahissement des doctes assistants : un chassé-croisé de questions et de commentaires sur ce fait étrange en étaient l'expression la plus saisissante.

Après mes observations sur l'intervention de M. Ascensi qui était de nature à troubler sérieusement l'organisme du médium, on refit l'obscurité pour continuer les expériences.

D'abord ce fut une table de travail, petite, mais lourde, qui se mit en branle. Elle se trouvait à la gauche de Mme Eusapia, et c'était sur elle qu'était posée la sonnette, au début de la séance. Ce petit meuble heurtait la chaise où était assis M. Lombroso, et essayait de se hisser sur notre table.

En présence de ce nouveau phénomène, M. Vizioli se fit remplacer à notre table par M. Ascensi et alla se mettre debout, entre la table à ouvrage et Mme Eusapia à laquelle il tournait le dos. Cela résulte de ses déclarations, car l'obscurité ne nous a pas permis de le voir. Il prit cette table à deux mains, et chercha à la retenir ; mais, en dépit de ses efforts, elle se dégagea et alla rouler à terre à trois mètres environ de nous.

Point important à noter : bien que MM. Lombroso et Tamburini n'eussent pas un seul instant cessé de tenir les mains de Mme Paladino, le professeur Vizioli fit savoir qu'il se sentait pincer le dos. Une hilarité générale suivit cette déclaration.

M. Vizioli ajouta que, pour lui, l'hypothèse du courant magnétique ne suffisait pas à rendre compte du phénomène du mouvement de cette table de travail, petite mais lourde, que, malgré sa solide constitution et ses efforts, il n'avait pu empêcher de s'éloigner de lui.

De son côté, M. Lombroso constata qu'il s'était senti enlever sa chaise, ce qui l'avait contraint à se tenir quelque temps debout, après quoi sa chaise avait été placée de façon à lui permettre de se rasseoir.

Il avait eu aussi les habits tirés. Enfin, sur ma demande, lui et M. Tamburini sentirent, aux joues et aux doigts, les attouchements d'une main invisible.

Ils n'ont pas cru devoir prendre au sérieux ces attouchements qu'ils préférèrent attribuer à leurs propres mouvements involontaires, bien qu'en même temps ils affirment n'avoir pas un seul instant rompu la chaîne des mains.

En définitive, ce qui a arrêté l'attention de tous, de M. Lombroso tout particulièrement, ce sont les deux faits relatifs à la table à ouvrage et à la sonnette. Le célèbre professeur les a jugés assez importants pour renvoyer à mardi son départ de Naples fixé d'abord à lundi.

Sur sa demande, je me suis engagé pour une nouvelle séance, lundi à l'hôtel de Genève.

Voilà, mon cher ami, les faits tels qu'ils se sont passés ; je vous les fais connaître sans commentaires, laissant à l'impartiale loyauté de M. Lombroso et de ses savants collègues, le soin de leur appréciation.

Je vous promets de vous écrire, quel qu'il puisse être, le résultat de notre prochaine réunion.

Je vous serre la main. Votre tout dévoué : *E. Ciolfi*.

A M. Ercole Chiaja, à Naples.

Naples, 15 mars 1891.

Cher ami : Ainsi que je vous l'avais écrit, le lundi, 2 courant, à huit heures du soir j'arrivais à l'hôtel de Genève, accompagné du médium, Mme Eusapia Paladino.

Nous avons été reçus sous le péristyle par MM. Lombroso, Tamburini, Ascensi et plusieurs personnes qu'ils avaient invitées : les professeurs Gigli, Limoncelli, Vizioli, Bianchi, directeur de l'hospice d'aliénés de Sales, le docteur Penta, et un jeune neveu de M. Lombroso, qui habite Naples.

Après les présentations d'usage, on nous a priés de monter à l'étage le plus élevé de l'hôtel, où l'on nous a fait entrer dans une très grande pièce à alcôve.

Déjà, dans la matinée, Mme Paladino avait été examinée par M. Lombroso qui invita néanmoins ses collègues et amis à procéder avec lui à un nouvel examen psychiatrique du médium.

L'examen terminé, et avant de prendre place autour d'une lourde table qui se trouvait là, on baissa les grands rideaux d'étoffe qui fermaient l'alcôve ; puis, derrière ces rideaux, à une distance de plus d'un mètre mesurée par MM. Lombroso et Tamburini, on plaça dans cette alcôve un guéridon avec une

soucoupe de porcelaine remplie de farine, dans l'espoir d'y obtenir des empreintes, une trompette de fer blanc, du papier, une enveloppe cachetée contenant une feuille de papier blanc, pour voir si l'on n'y trouverait pas de l'*écriture directe*.

Après quoi tous les assistants, — moi excepté, — visitèrent minutieusement l'alcôve, afin de s'assurer qu'il ne s'y trouvait rien de préparé dans le but de surprendre leur bonne foi.

Mme Paladino s'assit à la table, à cinquante centimètres des rideaux de l'alcôve, leur tournant le dos; puis, sur sa demande, elle eut le corps et les pieds liés à sa chaise, au moyen de bandes de toiles, par trois professeurs qui lui laissèrent uniquement la liberté des bras. Cela fait, on prit place à la table dans l'ordre suivant : à gauche de Mme Eusapia, M. Lombroso, puis, en suivant, M. Vizioli, moi, le neveu de M. Lombroso, MM. Gigli, Limoncelli, Tamburini; enfin, le docteur Penta qui complétait le cercle et se trouvait à droite du médium.

Sur ma demande formelle, les personnes assises à la table plaçaient les mains dans celles de leurs voisins, et se mettaient en contact avec eux par les pieds et les genoux. De la sorte, plus d'équivoque, de doute ni de malentendu possible.

Messieurs Acensi et Bianchi refusèrent de faire partie du cercle et restèrent debout derrière MM. Tamburini et Penta.

Je laissai faire, certain que c'était là une combinaison préméditée pour redoubler de vigilance. Je me bornai à recommander que tout en observant avec le plus grand soin, chacun se tint tranquille.

Les expériences commencèrent à la lumière de bougies en nombre suffisant pour que la pièce fût bien éclairée. Sur mon avis, quelques bougies inutiles furent éteintes.

Après une longue attente, la table se mit en branle, lentement d'abord, puis avec plus d'énergie; toutefois, les mouvements restèrent intermittents, laborieux et beaucoup moins vigoureux qu'à la séance de samedi.

La table réclama spontanément, par des battements de pied représentant les lettres de l'alphabet, que MM. Limoncelli et Penta prissent la place l'un de l'autre. Cette mutation opérée, la table indiqua de faire de l'obscurité. Il n'y eût pas d'opposition, et chacun conserva la place qu'il occupait.

Un moment après, et avec plus de force cette fois, reprirent les mouvements de la table, au milieu de laquelle des coups violents se firent entendre. Une chaise, placée à droite de M. Lombroso, tenta l'ascension de la table, puis se tint suspendue au bras du savant professeur. Tout d'un coup, les rideaux de l'alcôve s'agitèrent et furent projetés sur la table, de façon à

envelopper M. Lombroso qui en fut très ému, comme il l'a déclaré lui-même.

Tous ces phénomènes survenus à de longs intervalles, dans l'obscurité et au milieu du bruit des conversations, ne furent pas pris au sérieux : on voulut n'y voir que des effets du hasard, ou des plaisanteries de quelques-uns des assistants qui avaient voulu s'égayer aux dépens des autres.

Pendant qu'on se tenait dans l'expectative, discutant sur la valeur des phénomènes, et le plus ou moins de cas à en faire, on entendit le bruit de la chute d'un objet. La lumière allumée, on trouva, à nos pieds, sous la table, la trompette qu'on avait placée sur le guéridon, dans l'alcôve, derrière les rideaux.

Ce fait, qui fit beaucoup rire MM. Bianchi et Ascensi, surprit les expérimentateurs, et eut pour conséquence de fixer davantage leur attention.

On refit l'obscurité, et, à de longs intervalles, à force d'insistance, on vit paraître et disparaître quelques lueurs fugitives. Ce phénomène impressionna MM. Bianchi et Ascensi, et mit un terme à leurs railleries incessantes, si bien qu'ils vinrent, à leur tour, prendre rang dans le cercle.

Au moment de l'apparition des lueurs, et même quelque temps après qu'elles eurent cessé de se montrer, MM. Limoncelli et Tamburini, à la droite du médium, dirent qu'ils étaient touchés, à divers endroits, par une main. Le jeune neveu de M. Lombroso, absolument sceptique, qui était venu s'asseoir à côté de M. Limoncelli, déclara qu'il sentait les attouchements d'une main de chair, et demanda avec insistance qui faisait cela. Il oubliait, — à la fois douteur et naïf, — que toutes les personnes présentes, comme lui-même d'ailleurs, formaient la chaîne et se trouvaient en contact réciproque.

Il se faisait tard, et comme je l'ai dit, le peu d'homogénéité du cercle entravait les phénomènes. Dans ces conditions, je crus devoir lever la séance et faire rallumer les bougies.

Pendant que MM. Limoncelli et Vizioli prenaient congé, le médium encore assis et lié, nous tous, debout autour de la table, causant de nos phénomènes lumineux, comparant les effets rares et faibles, obtenus dans la soirée, avec ceux du samedi précédent, cherchant la raison de cette différence, nous entendîmes du bruit dans l'alcôve, nous vîmes les rideaux qui la fermaient agités fortement, et le guéridon qui se trouvait derrière eux s'avancer lentement vers Mme Paladino, toujours assise et liée.

A l'aspect de ce phénomène étrange, inattendu et en pleine lumière, ce fut une stupeur, un ébahissement général. M. Bianchi et le neveu de M. Lombroso se précipitèrent dans l'alcôve, avec l'idée qu'une personne cachée y produisait le mouvement des rideaux et du guéridon. Leur éton-

nement n'eut plus de bornes après qu'ils eurent constaté qu'il n'y avait personne, et que, sous leurs yeux, le guéridon continuait de glisser sur le parquet, dans la direction du médium.

Ce n'est pas tout : le professeur Lombroso fit remarquer que, sur le guéridon en mouvement, la soucoupe était retournée sans dessus dessous, sans que, de la farine qu'elle contenait, il se fût échappé une parcelle ; et il ajouta qu'aucun prestidigitateur ne serait capable de faire un semblable tour.

En présence de ces phénomènes survenus après la rupture du cercle, de façon à écarter toute hypothèse de courant magnétique, le professeur Bianchi, obéissant à l'amour de la vérité et de la science, avoua que c'était lui qui avait, par manière de plaisanterie, combiné et exécuté la chute de la trompette, mais que, devant de pareils faits, il ne pouvait plus nier, et allait se mettre à les étudier avec soin pour en rechercher les causes.

Le professeur Lombroso se plaignit du procédé, et fit observer à M. Bianchi qu'entre professeurs, réunis pour faire en commun des études et des recherches scientifiques, de semblables mystifications de la part d'un collègue tel que lui ne pouvaient porter atteinte qu'au respect dû à la science.

Le professeur Lombroso, en proie à la fois au doute et aux mille idées qui lui mettaient l'esprit à la torture, prit l'engagement d'assister à de nouvelles réunions spirites, à son retour de Naples, l'été prochain.

J'ai depuis rencontré le professeur Bianchi ; il a insisté vivement pour avoir une autre séance de Mme Paladino, et a manifesté le désir de la voir, à l'asile d'aliénés, pour l'examiner à loisir.

Croyez-moi, cher ami, votre bien dévoué.

A M. E. Chiaja, à Naples. *E. Ciolfi.*

Enfin, voici la lettre du professeur Lombroso. Elle présente, comme le lecteur ne manquera pas de le remarquer, un haut intérêt scientifique.

Cher Monsieur,

Les deux rapports que vous m'adressez sont de la plus complète exactitude. J'ajoute, qu'avant qu'on eût vu la farine renversée, le médium avait annoncé qu'il en saupoudrerait le visage de ses voisins ; et tout porte à croire que telle était bien son intention qu'il n'a pu réaliser qu'à moitié, preuve nouvelle, selon moi, de la parfaite honnêteté de ce sujet jointe à son état de semi-inconscience.

Je suis tout confus et au regret d'avoir combattu, avec tant de persistance, la possibilité des faits dits *spirites* (1) (*spiritici*) ; je dis, des faits, parce que je reste encore opposé à la théorie.

(1) Le mot n'est pas souligné dans l'original

Veuillez saluer, en mon nom, M. E. Chiaja, et faire examiner, si c'est possible, par M. Albini, le champ visuel et le fond de l'œil du médium, sur lesquels je désirerais me renseigner.

Turin, le 25 juin 1891.

Votre bien dévoué, *C. Lombroso.*

A M. Ernesto Ciolfi, à Naples.

Chacun doit se rappeler la page de Victor Hugo dont le génie, à la moitié du siècle, avait l'intuition de la méthode scientifique qui devait en illustrer la fin ; nos lecteurs devront la parcourir à nouveau et en méditer.

RAPPORTS DU MAGNÉTISME ET DU SPIRITISME

I

CHARDEL ET SON OEUVRE.

Conférence à la Société scientifique.

Plusieurs amis m'ont demandé de faire une conférence sur les rapports qui existent entre le magnétisme et le spiritisme, ajoutant, pour me décider, que j'étais plus capable que tout autre d'accomplir cette tâche importante et devenue nécessaire, vu l'état actuel de ces deux sciences devant l'opinion publique.

Si je vous disais que je suis parfaitement en état de remplir une mission si difficile et si délicate, vous me trouveriez, et ce serait justice, d'une fatuité insupportable ; mais si je disais que, après de longues études et de nombreuses expériences, je suis dans l'impossibilité d'émettre aucune opinion sur le sujet proposé, vous croiriez que c'est dédain ou mauvaise volonté de ma part, ou modestie plus ou moins fausse.

Tout ce que je puis et dois faire, c'est donc de donner une preuve de ma bonne volonté ; de montrer que, si j'en ne suis pas de ceux qui placent la lumière sur les tréteaux, je ne suis pas non plus du nombre de ceux qui la mettent sous le boisseau. Je ne crie pas sur les toits le peu de connaissances que j'ai acquises ; mais je ne refuse pas d'en faire part à ceux qui, comme vous, Mesdames et Messieurs, cherchent la vérité de bonne foi et dans la sincérité de leur cœur.

J'ai donc accepté la proposition qui m'a été faite, et ce, d'autant plus volontiers qu'il se trouve précisément que l'auteur du livre que je vous présente est un de ceux qui, tout en étudiant le magnétisme, ont entrevu plus ou moins distinctement ses points de contact avec le monde spirituel ; un de ceux, pour bien dire, qui ont connu le spiritisme avant le nom. Je pourrai ainsi, en l'analysant, remplir le but que je me proposais : et, en le commentant, satisfaire de mon mieux au désir qui m'a été exprimé.

Je vous donnerai donc, dans la première partie de cette causerie, quelques renseignements biographiques sur Chardel, ses découvertes en magnétisme, ses ouvrages et sa théorie. Et, dans la seconde partie, j'exposerai sommairement la théorie qui me paraît expliquer les faits avec le plus d'exactitude dans l'état actuel de nos connaissances, ou du moins des miennes, et qui n'est guère que celle de Chardel complétée et présentée sous une autre forme.

Mais, avant de commencer, je veux vous exposer les raisons qui me déterminaient dans le principe à vous donner un résumé de l'œuvre de Chardel :

1^o Je trouve, d'abord, qu'il est juste et raisonnable de conserver la mémoire de ceux qui nous ont précédés dans la voie que nous suivons, qui ont bien mérité de la science et de l'humanité, et que nous oublions beaucoup trop vite à mon avis.

Cet hommage rendu aux morts de mérite leur est agréable et nous est profitable ; car un homme qui a mis toutes ses affections dans une idée, qui lui a consacré sa vie, la conserve dans l'autre monde, continue de s'intéresser à elle et à ceux qui la cultivent à leur tour. Il est heureux de la voir se propager, il aide de ses conseils, de ses intuitions, ceux qui travaillent à la faire prévaloir et peut leur rendre de grands services spirituels et même temporels.

Bien des gens regarderont ces assertions comme purement gratuites et même absurdes. Il n'y a pas lieu de s'en étonner ni de les en blâmer. Au contraire, n'en ayant pas fait l'expérience, il est tout naturel qu'ils n'y croient pas ; mais ceux qui l'ont expérimenté le savent ; et ceux qui l'ignorent peuvent l'apprendre, comme on apprend toute chose, en essayant ;

2^o En second lieu, il importe que nous sachions ce que nos prédécesseurs ont découvert ; il faut que nous le conservions et que nous y ajoutions si possible.

Il existe en ce moment toute une bande de prétendus savants qui démarquent avec une impudence sans égale, les découvertes des morts et même celles des vivants, quand ceux-ci ne sont pas de leur coterie et qu'ils manquent des moyens de faire valoir leurs droits.

Ces pirates de la science, après avoir tant conspué le magnétisme, ont commencé par changer son nom pour l'étouffer en l'embrassant ; et maintenant, ils affichent la prétention de l'accaparer et d'en exclure ceux qui, jusqu'à ce jour, l'ont conservé et cultivé. Si on les laisse faire, après le magnétisme viendra le tour du spirilisme.

Il faut donc que nous puissions dire et prouver à ces soi-disant inventeurs qu'ils n'inventent rien ; et pour cela il faut que nous sachions ce qui a été

inventé avant eux, et par qui leurs prétendues découvertes ont été faites.

Tout le monde n'ayant pas le temps ni les moyens de lire tout ce qui a été écrit sur le magnétisme et le spiritisme, pour que nos acquisitions soient connues de nous tous, il est nécessaire que des résumés substantiels, parlés et écrits, — parlés surtout, — soient faits des principaux ouvrages qui ont traité ces questions. Il faut que ceux qui peuvent lire se dévouent un peu pour ceux qui ne peuvent pas, et qu'ils leur fassent part du fruit de leurs recherches, en leur disant ce qu'ils ont trouvé de plus remarquable dans les livres qu'ils ont lus.

Pour ceux même qui peuvent lire, ces analyses seraient encore utiles; elles serviraient d'abord à les diriger dans le choix de leurs lectures; de plus, en donnant une idée générale d'un ouvrage, ces analyses facilitent la compréhension de l'ensemble et des détails; il peut même arriver qu'elles appellent l'attention sur des idées qu'on n'aurait pas remarquées sans cela.

Pour ces raisons et pour d'autres encore qu'il serait trop long d'exposer, je crois donc qu'il serait à désirer que d'autres, comme moi et plus habiles que moi, suivissent mon exemple, en nous donnant des aperçus sur les idées émises par nos prédécesseurs en magnétisme et en spiritisme, et c'est pour cela que j'ai voulu ouvrir la voie en appelant votre attention sur l'œuvre de l'un d'eux;

3^e Il en est de la science comme de l'industrie, d'une société scientifique comme de la société civile. Il leur faut un capital pour remplir aisément et complètement leur fonction.

De même qu'un ouvrier dépourvu de tout capital, réduit au travail de ses bras, mènerait une vie précaire et de courte durée; de même une science sans capital serait dans l'impossibilité de progresser, de se perpétuer et même de subsister.

Or, le capital d'une science, ce sont ses traditions. Pour que les ouvriers de cette science la cultivent avec fruit, il faut, d'abord, qu'ils connaissent son passé, hommes et choses, et qu'ils en conservent tout ce qu'il y a d'utile.

Ce n'est qu'à cette condition, en travaillant sur le fond acquis, en s'appuyant sur le passé — je ne dis pas en s'y reposant, — qu'on peut s'avancer vers l'avenir, augmenter ce fond et l'améliorer.

Le magnétisme et le spiritisme ont trop négligé, je le répète, d'établir cette tradition; c'est pour cela qu'ils sont battus en brèche par des gens qui n'ont pas plus de traditions, il est vrai, mais qui ont plus d'ambition et qui tiennent en leurs mains le dispensateur des biens et des maux de ce monde : l'État-Providence.

Il n'y a qu'un moyen de les tenir en échec : recueillir et coordonner nos traditions ; faire rentrer nos capitaux, afin de les employer d'une manière reproductive et de les faire fructifier, c'est-à-dire de multiplier nos connaissances. Quand nous serons plus savants que les budgétivores, nous serons plus forts qu'eux ; or, pour nous instruire, point n'est besoin d'aller à leur école, ni de rechercher bien loin, nous avons sous la main tous les éléments nécessaires, il ne s'agit que de les exhumer et de les mettre en œuvre.

Si j'avais « voix au chapitre », je proposerais que la *Société de spiritisme scientifique* donnât, suivant ses moyens, des récompenses aux hommes de savoir et de bonne volonté qui feraient les meilleurs travaux dans le genre que j'indique ; qu'elle donnât, à ces productions toute la publicité possible ; qu'elle établît au besoin, des concours, où les meilleurs résumés des auteurs que nous pourrions appeler nos *classiques*, seraient couronnés et imprimés aux frais de la Société, au profit de ses membres, à qui ils seraient distribués gratuitement, ou du moins au prix le plus minime, et au profit des auteurs, à qui reviendrait le produit de la vente au public.

C'est là un rêve pour le moment, je le sais bien ; mais les rêves valent quelquefois mieux que la réalité. En tout cas, ce qui n'est point un rêve, c'est que :

1° Nous possédons dans les archives du magnétisme et du spiritisme les éléments d'une science universelle bien supérieure à la science officielle ;

2° Nous avons moins besoin de chercher quelque chose de nouveau que de connaître ce qui est déjà découvert ; et cette connaissance nous sera plus profitable ;

3° Il est urgent de rassembler ces traditions et d'en former un corps de doctrine, si nous ne voulons pas que le torrent matérialiste engloutisse, avec garantie du gouvernement, le spiritisme dans l'hypnotisme et l'hypnotisme dans le monisme.

J'ai insisté un peu longuement sur les raisons qui me poussaient à vous parler de Chardel et à engager les hommes de talent et de bon vouloir à en faire autant pour les autres magnétiseurs ou spirites de marque qui, à peine disparus, sont déjà oubliés, eux et leurs œuvres, tandis que leurs plagiaires (peut-être leurs assassins, mais par notre négligence), triomphent, non seulement en s'emparant de leurs découvertes ; mais, en les falsifiant, en les dénaturant et en les interprétant faussement, c'est-à-dire *matérialistement*.

J'aborde maintenant mon sujet.

BIOGRAPHIE DE CHARDEL. — Je n'ai pas la prétention de faire un héros de mon auteur ; je suis trop adversaire des hyperboles pour cela. Toutefois, il

faut convenir qu'il a quelque chose de commun avec beaucoup de grands hommes : c'est qu'on possède très peu de renseignements sur sa personne, quoiqu'il soit notre contemporain.

Les biographes n'en font aucune mention. Le *dictionnaire des anonymes* le cite comme auteur de l'*Esquisse de la nature humaine*, qu'il avait publiée sans y mettre son nom. Et c'est tout.

Son nom, précédé d'un C, dans ses ouvrages subséquents, nous laisse toute latitude de supposer que son prénom était : Charles (peu probable), Camille, Calulle, Caton, César ou tout autre à votre choix.

Je n'ai également pu découvrir aucun renseignement sur la date de sa naissance ni de sa mort.

M. Durville, qui possède une bibliothèque magnétique plus complète que la mienne, l'a mise à ma disposition avec sa complaisance habituelle et m'est venu en aide dans mes recherches ; mais nous n'y avons trouvé rien de plus que le peu que je viens de dire. Nous avons cru un moment avoir découvert que C. Chardel était mort en 1847, mais vérification faite, cela s'appliquait à son frère Frédéric.

Si Chardel est inconnu des savants, il ne l'est pas des magnétiseurs. Beaucoup le citent avec éloge. Quelques-uns l'appellent docteur ; mais c'est par erreur : ils le confondent avec son frère, dont nous venons de parler, qui était effectivement médecin et chaud partisan du magnétisme, qui a probablement pris une part importante aux travaux de notre auteur, mais qui n'a rien écrit, ou du moins rien signé, que je sache.

C. Chardel n'était pas médecin, mais conseiller à la cour de cassation et ancien député de la Seine, comme on peut le voir sur la seconde édition de son dernier ouvrage : *Essai de psychologie physiologique*, publiée en 1838.

A défaut de connaissances plus étendues sur la personne de notre auteur, nous avons du moins ses ouvrages ; c'est l'essentiel.

OEUVRES DE CHARDEL. — La première des publications magnétiques de Chardel fut un *Mémoire sur le magnétisme animal*, présenté à l'Académie de Berlin en 1818. Le concours auquel était destiné ce *mémoire* étant resté à l'état de projet, Chardel le fit imprimer la même année. Il renferme déjà les principes essentiels de la théorie que l'auteur a développée plus tard, en 1826, dans :

L'Esquisse de la nature humaine expliquée par le magnétisme animal. — Cet ouvrage, très original, trop original pour avoir du succès, fut étouffé, suivant la coutume, par la science officielle, décorée, pensionnée à nos dépens, qui n'en souffla mot, pas plus, naturellement, que la presse, quoique tous ces braves gens se targuent de ne rien négliger de ce qui peut éclairer le public.

Comme Chardel n'était pas le premier venu, on lui donna pour principal motif de ce silence que son livre n'était pas signé. Cela prouve que, de leur propre aveu, les savants officiels et leurs séides les journalistes, ne jugent pas des livres par leur substance, mais par le nom de l'auteur. C'est ce qu'on appelle vulgairement juger le contenu d'un sac par l'étiquette.

Il est bon qu'ils nous informent eux-mêmes de leur manière de procéder, car, si un autre le disait, personne ne voudrait le croire, et les dits savants l'accuseraient d'être un calomniateur.

Chardel ne se découragea pas, il obéit même aux savants en signant un autre ouvrage : *Essai de psychologie physiologique* (1831). Ce nouveau volume ne fut guère plus entendu des sourds volontaires que le précédent. Mais il paraît que les partisans du magnétisme s'y intéressèrent, car une seconde édition, corrigée et augmentée d'une trentaine de pages vit le jour en 1838.

L'*Essai de psychologie physiologique* n'est autre chose, au fond, que l'*Esquisse de la nature humaine*; mais on y remarque beaucoup de changements dans la forme, qui n'ajoutent pas toujours à la clarté du premier jet, mais qui prouvent que l'auteur vivait son œuvre et cherchait à lui donner toute la rigueur scientifique dont il était capable. La seconde édition surtout, qui n'est pas seulement corrigée et augmentée, mais presque refondue, témoigne du souci de Chardel de ne rien négliger de ce qui peut corroborer son système.

Si nous ajoutons aux travaux précédents un article inséré dans le n° XVI de l'*Hermès* de juillet 1827, et publié en brochure sous le titre : *Observations de l'auteur de l'Esquisse de la nature humaine, etc., sur l'article Magnétisme animal* du dictionnaire de médecine par Rostan, nous aurons tout ce que, à ma connaissance, Chardel a livré à la publicité.

Avant d'exposer la théorie de Chardel, il convient de dire quelques mots de sa méthode et des découvertes que s'attribuent aujourd'hui des savants à diplômes et à rubans, mais que, heureusement pour nous et pour l'humanité, on trouve dans les œuvres de Chardel et dans celles de bien d'autres magnétiseurs, les uns plus anciens, les autres plus modernes.

LA MÉTHODE DE CHARDEL. — Chardel suivait dans l'étude du magnétisme une méthode diamétralement opposée à celle de nos savants modernes. Il avait pour principe de s'abstenir autant que possible de faire des expériences; il laissait la nature les produire elle-même et se bornait, lui, à les observer, les constater, les enregistrer, pour, ensuite, les comparer, les coordonner et, finalement, en chercher l'explication, en construire la théorie.

Il n'en fut pas plus mal partagé, au contraire. Il semble que, autant la

nature se plaît à se cacher à ceux qui veulent la soumettre à la torture, à glisser dans les mains de ceux qui prétendent lui arracher ses secrets par la violence, — je parle des faiseurs d'expériences, de ceux qui ont transformé les hôpitaux en laboratoires et réduit les malades à la condition des chiens, des lapins et des cochons d'Inde; — autant elle met de complaisance, d'empressement à se montrer dans toute sa nudité, c'est-à-dire dans toute sa grâce, à ceux qui l'interrogent avec modestie, qui sollicitent ses faveurs avec déférence, qui se contentent, en un mot, d'observer.

La nature ressemble à une bonne mère, qui donne la plus mauvaise part à l'enfant turbulent, effronté, égoïste et gourmand, qui veut tout pour lui; et la meilleure à celui qui se contente de ce qu'on lui donne.

En effet, Chardel a vu, sans les chercher, presque tous les phénomènes extra-naturels, ou tout au moins extraordinaires, que détermine le magnétisme. Il n'en cite pas un très grand nombre : ce qu'il en faut pour appuyer sa théorie; mais il est facile de s'apercevoir en le lisant, qu'il les a observés souvent et consciencieusement, et qu'il en a vu bien d'autres qu'il ne rapporte pas.

Comme sa position sociale le met à l'abri de tout soupçon de charlatanisme; comme il n'a pu se tromper lui-même, puisqu'il n'expérimentait pas et se bornait à voir; comme il n'a pu être trompé par des expérimentateurs de mauvaise foi, puisque, quoiqu'il en ait vu souvent, il ne se fonde jamais sur ce que les hommes ont produit, mais sur ce que la nature elle-même a produit spontanément en sa présence, « parlant à sa personne », comme dirait un huissier. Pour toutes ces raisons, les témoignages de Chardel sont d'un grand poids, et méritent plus de confiance que tous ceux des prétendus savants qui, depuis une quinzaine d'années surtout, ne cessent de faire des expériences, ce qui ne les empêche pas d'être toujours en contradiction les uns avec les autres, et chacun avec lui-même.

(A suivre.)

ROUXEL.

LES THÉORICIENS

Votre numéro de juillet est remarquable, je suis absolument de l'avis de M. Rouxel, mes travaux personnels appuient fortement ses conclusions.

Je ne vois dans aucun des systèmes, machines ou autre, que l'homme peut observer, la représentation du mécanisme que les néantistes prétendent nous expliquer en disant :

Le mécanisme humain produit de par lui-même des effets, la conscience est un de ces effets. Cette conscience n'est que le résultat des mouvements des organes, suivant un rythme variable.

Cette conscience est donc assimilable à ce que dans une machine à vapeur nous appe-

lons l'effet rendu, représenté par deux abstractions, *vitesse* et *effort* dont le produit est un *travail*.

Or, d'après eux la conscience dirige la machine et la machine dirige la conscience.

Si la conscience n'est qu'un effet pur et simple, comment cet *effet* peut-il devenir directeur de la machine qui l'engendre??

Si la machine à vapeur engendre vitesse et effort comment la *vitesse* et l'*effort* seraient-ils à leur tour force motrice de la machine??

Ces théoriciens ne voient pas qu'ils nous servent, sous une autre forme, le paradoxe du mouvement perpétuel.

Certains ont observé des sujets à double conscience, alternant de jour en jour, un jour ils sont A, le jour suivant ils sont B. Chaque fois que le sujet est A il n'a aucun souvenir de ses états et *vice versa*.

Or, puisque le rendement de conscience A, aussi bien que celui de l'état B, ne sont que les efforts purs et simples du cérébral, par quel mécanisme ce cérébral modifie-t-il ainsi périodiquement ses effets?

Si la conscience A s'est entendue avec la conscience B, pour se partager tour à tour la direction du cérébral, il a bien fallu qu'au moment de cette entente, ces deux consciences soient réciproquement conscientes de leurs existences!

Je mets au défi ces théoriciens d'entreprendre une explication serrée de leur système sans tomber dans le charabia des charabias, et malgré eux ils sont amenés, après avoir fait de la conscience un effet pur et simple du cérébral, d'en faire un moteur du cérébral. Ce qui revient à dire que la conscience est non pas l'effet, la fonction du cérébral, mais l'état particulier d'un organe inconnu qui actionne le cérébral et agit de communauté avec lui, organe que vous, spirites, appelez l'Esprit.

Salutations empressées.

GOUPI, ingénieur.

COMITÉ DE PROPAGANDE

La *Revue* du mois d'août publie le procès-verbal du Comité de propagande (9 juillet 1894), lequel établit ainsi la situation du trésorier :

Le 30 juin, le dépôt au Crédit Foncier s'élevait à :	1.364,22
Le trésorier avait, espèces en mains :	137,60
Somme remise à l'instant par M. Warschawski, d'une part	31,15
et de l'autre	73,45
Total	1.606,42

J'ai effectivement reçu ce jour-là 31,15 et 73,45, mais ces deux sommes figurent dans l'encaisse annoncé de 137,60, autrement dit, elles font double emploi dans le compte établi; ainsi qu'en fait foi mon livre de caisse soumis ce jour-là au visa du Comité.

En d'autres termes, j'avais en arrivant à la séance, en caisse	33
Vous m'avez remis 31,15 et 73,45, soit	104,6
Ce qui a constitué un total de :	137,60

Donc, en déduisant, comme il est juste, les 104,60 faisant double emploi du total de 1636,42 que vous indiquez, il reste exactement en caisse 1.501,82

A vous cordialement Messieurs,

AUZANNEAU, trésorier du Comité de propagande.

LES MAISONS HANTÉES

Rien de nouveau sous le soleil, c'est Salomon, un roi-prophète qui l'a dit, et il a dit vrai. Il n'y a pas qu'au fameux 123 du boulevard Voltaire qu'il se passe de ces choses étranges, extraordinaires qui mettent toutes les cervelles en l'air et donnent lieu aux appréciations et aux explications les plus contradictoires. Dans tous les temps et dans tous les pays il y a eu des maisons encore plus tristement privilégiées, plus cruellement hantées que celle du boulevard Voltaire. Les locataires de cette maison sont en quelque sorte ménagés, les invisibles en supposant que ce sont eux qui font le tapage, apportent dans leurs espiègleries un semblant de mesure. Il est loin d'en être de même partout. Voici ce que je lis dans *Lux*, journal de Rome qui traite des sciences psychologiques, je ne fais que traduire presque mot à mot, ce n'est que vers la fin de l'article que je me contente de donner un résumé :

« Il y a à Vérone un vaste et antique hôtel dont on parle beaucoup en ce moment et qui appartient à la famille des Franchini. En 1886, mourut subitement la signora Angelia Pagliari, tante des Franchini. Il y avait à peine quelques mois que cette tante était décédée lorsque tout d'un coup on entendit des bruits étranges qui épouvantèrent les habitants. Derrière les lits s'entendaient des coups secs ; les tasses et les verres se mouvaient d'eux-mêmes sur les tables et il semblait que quelqu'un allait et venait dans les chambres. C'est principalement dans une vieille armoire placée dans la chambre de la défunte qu'il se faisait le plus de tapage. Les battants de l'armoire s'ouvraient spontanément et criaient sur leurs gonds, et il semblait qu'une main invisible s'amusât à battre le tambour sur les panneaux. On fit avec soin la visite du vieux meuble et on y découvrit un tiroir contenant un millier de francs.

« La défunte, dans son testament, avait manifesté le désir d'être enterrée dans la fosse commune. Après la découverte de l'argent, on l'exhuma et on l'ensevelit dans une fosse spéciale.

« Chose étrange ! A partir de la nuit où fut opérée la découverte les bruits redoublèrent au point que les habitants de la maison ne dormaient plus ainsi dire plus.

« La famille Franchini persuadée que c'était quelque mauvais plaisant qui s'amusait à semer l'épouvante fit des recherches minutieuses mais sans aucun résultat. Ne sachant plus que faire les Franchini firent bénir par un prêtre les moindres recoins de l'hôtel.

« Au bout de peu de temps les bruits cessèrent, et pendant plusieurs mois tout reprit son état normal; l'on était tranquille, lorsqu'en février un Franchini vint, lui aussi, à mourir subitement dans ce même hôtel. Les bruits se renouvelèrent. On entendait la nuit des pas dans les escaliers, les portes s'ouvraient et se refermaient avec violence, les vitres tremblaient.

« Quelques chambres furent louées à des actrices de théâtre, mais ces pauvres femmes furent bientôt obligées de renoncer à les habiter. Toute la nuit elles entendaient des pas dans leur appartement et pousser de longs soupirs. Leur frayeur fut extrême.

« En octobre la signora Franchini, qui dormait au 1^{er} étage, fut réveillée par le bruit de la porte qui, de la cuisine, conduisait à un petit jardin. Elle appela sa domestique et toutes deux allèrent à la cuisine, mais elles ne virent rien et n'entendirent plus rien.

« Quelques jours après M. Luigi Saccomanni qui venait souvent rendre visite à la famille Franchini, proposa d'aller dans le petit jardin pour jouir du clair de lune.

« Imaginez-vous sa surprise quand il vit à côté de la tonnelle une forme humaine qui s'évanouit aussitôt. M. Saccomanni, qui est un homme sérieux affirme l'avoir parfaitement vue.

« Une autre fois, c'était également le soir, une des filles de la signora Franchini pénétrait dans une chambre qui servait de garde-robe. Un faible soupir frappa aussitôt ses oreilles et elle vit quelque chose de noir étendu sur le sofa. Elle crut que c'était le signor Saccomanni qui était venu voir ses parents, et elle lui dit :

— Signor Saccomanni, finissez vos mauvaises plaisanteries. Ne recevant pas de réponse, elle s'approcha du sofa et ses mains touchèrent un corps humain. Elle se sauva en poussant un cri de terreur.

« Ses frères et ses sœurs accoururent à l'instant, mais ils ne virent rien.

« Un soir, MM. Pietro Weingrill et Saccomanni passèrent en revue avec un soin tout particulier tous les coins et recoins de l'hôtel. Dans une grande cave ils aperçurent un puits qui communiquait avec une espèce de petite cellule pleine de toutes sortes de débris, ils y trouvèrent une collection d'ossements, des fémurs, des tibias.

« Il fermèrent l'ouverture du puits avec une grosse pierre et résolurent de passer la nuit avec la famille Franchini.

« Eux aussi entendirent marcher dans un corridor contigu à leur chambre
« et les portes s'ouvrir et se refermer.

« Ils se précipitèrent aussitôt dans le corridor pour saisir le coupable au
« collet et lui faire un mauvais parti, mais ils ne virent absolument rien.

« Un autre soir M. Saccomanni muni d'une bougie montait l'escalier pour
« rendre visite à la famille Franchini. En se retournant il vit distinctement
« au bas de l'escalier un individu qui le regardait. Après un peu d'hésitation
« M. Saccomanni redescendit, mais l'individu avait disparu. Par où ? Les
« fenêtres qui donnent sur l'escalier sont pourvues de grilles.

« On n'en finirait pas si l'on voulait raconter les faits étranges dont l'hôtel
« Franchini est le théâtre. Cette habitation est devenue un but de pèleri-
« nage pour les personnes du dehors qui y ont passé des nuits et qui ont
« été témoins du plus grand nombre de ces faits. La famille Franchini à
« bout de persécutions, ne pouvant plus vivre en paix dans cette maison si
« affreusement hantée par des êtres aussi invisibles que pervers et malin-
« tentionnés s'est décidée à l'abandonner. »

On voit qu'à Vérone aussi bien qu'à Paris boulevard Voltaire, on n'a pu
mettre la main sur celui qui répandait l'effroi dans une maison jusque-là
parfaitement tranquille.

L'auteur du désordre et du tapage est-il un être humain qui se cache bien
ou un de ces esprits invisibles qui de temps en temps usent de leurs loisirs
pour troubler la paix de simples mortels ? C'est ce qu'on ne sait pas encore.
Beaucoup de personnes cependant inclinent à croire que le vrai coupable
appartient au monde des invisibles.

HORACE PELLETIER,

conseiller d'arrondissement, officier d'Académie.

LA MAISON DU VIEUX-PORT, A MARSEILLE : Il y a 45 ans, on ne son-
geait guère aux manifestations des esprits ; une grande maison sise sur le
quai du Vieux-Port, à Marseille, était le théâtre chaque nuit de bouleverse-
ments et autres phénomènes analogues ; le plus curieux c'est que cette
maison qui renfermait de grands couloirs et de longs vestibules, sur la paroi
desquels se détachaient les chambres à coucher, était le théâtre de vérita-
bles scènes de revenants ; vers minuit de longues chaînes semblaient être
traînées par des mains invisibles, dans les vestibules et les escaliers ;
les locataires sortaient effrayés avec une lampe, pour savoir qui dérangeait
leur sommeil, mais tout rentrait dans le calme dès qu'on cherchait à s'éclair-
cir sur le phénomène ; déconcertés de ne rien découvrir sur la production de
ces troublantes manifestations, ils rentraient et au premier sommeil le bruit
recommençait de plus belle ; des lumières phosphorescentes suivaient les

interminables corridors preuves de la présence des spectres subtils. En vain on fit appel aux soldats de la garnison ; plusieurs sentinelles placées dans les différentes parties du local faisaient bonne garde et ne purent arrêter les malfaiteurs de l'autre monde, âmes endurcies qui s'amusaient aux dépens de tous ; ces soldats affirmèrent qu'ils ne voyaient pas les chaînes traînées auprès d'eux, aussi frappaient-ils le sol avec la crosse de leur fusil pour les capter et ne frappaient que le vide. Après maintes fois l'action de la gendarmerie, de la police, des hommes de la garnison, les autorités firent évacuer la maison maudite et hantée. Ce fut très ennuyeux pour le propriétaire et je ne sais si, depuis lors, cette maison fut plus tard démolie ou remplacée. (Le fait est authentique.)

Voici un cas dont je fus témoin : il y a quelques années je faisais mon congé militaire à Privas (Ardèche). De garde chez le général de brigade Bressolles, après avoir remplacé un camarade et prononcé les paroles d'usage pour la relevée de la guérite, je regardais s'éloigner ceux qui m'avaient laissé la consigne. A peine disparaissaient les dernières lueurs du falot qu'un bruit insolite se fit entendre au-dessus de ma guérite ; le bruit se renouvela à plusieurs reprises différentes, et je me rendis parfaitement compte qu'il provenait de pierres venues de je ne sais quelle direction, sur la toiture de la guérite, laquelle était très éloignée de la porte d'entrée de la maison Bressolles qui fut aussi frappée par les projectiles. Ayant mon sang-froid je fis quelques pas pour me rendre mieux compte de cet étrange phénomène, et en tirer si possible quelques conséquences. Rien ne put me fixer sur la provenance des jets de pierres.

Je me contentai, lorsque je fus relevé à deux heures du matin de déclarer le tout au caporal ; celui fit un rapport au capitaine adjudant-major, De Renaud.

C. KINA.

CHOSSES DE L'AUTRE MONDE

(18 juin 1891) *La Touraine républicaine*.

APRÈS LA MORT, *révélation des mystères d'outre-tombe ; solution scientifique et rationnelle des problèmes de la vie et de la mort ; lois supérieures de l'Univers ; nature et destinée de l'être humain ; les vies successives*, par Léon Denis. — Paris, librairie des sciences psychologiques, 1, rue Chabanais. — Prix : 2 francs 50.

Il y a dix ans, ce livre, comme tous ceux traitant les mêmes questions, serait sans doute passé inaperçu, ou du moins on ne lui aurait accordé qu'un regard distrait, accompagné d'un sourire de pitié. Ni la profondeur

des pensées, ni l'incontestable probité scientifique, ni le mérite littéraire de l'œuvre n'auraient prévalu contre le discrédit dans lequel étaient tombées les études spiritualistes. On n'en voulait plus depuis longtemps.

Mais comme, en dix ans, tout a changé !

Le magnétisme d'abord, cette science si ridiculisée, si méprisée, si bien déclarée morte et enterrée, a reparu, s'imposant de haute lutte aux corps savants, les obligeant à reconnaître sa puissance. On l'étudie aujourd'hui, on le pratique, dans la plupart des cliniques et des hôpitaux. Bien entendu, on lui conserve son sobriquet d'hypnotisme, pour ne point paraître faire de concessions aux disciples de Mesmer, mais je vous prie de croire que le docteur Braid, qui inventa le mot, ne se reconnaîtrait guère ni chez M. Charcot, ni chez M. Luys, ni chez M. Bernheim, ni chez M. Liébault. Ses expériences, qui firent quelque bruit il y a cinquante ans, sembleraient enfantines ; quant à sa théorie, elle n'est plus défendue que pour la forme — par des avocats sans conviction dont le nombre diminue tous les jours. Le vocable seul est demeuré, pavillon appelé à couvrir une marchandise — c'est-à-dire des phénomènes dont il était la négation implacable. O destinée !...

Il n'y a, en 1891, qu'à parcourir au jour le jour, je ne dis pas les journaux où écrivent les profanes, mais les recueils scientifiques les plus sévères, pour y voir racontés, commentés, des faits indéniables, dont l'explication est impossible avec le seul secours des lois physiques et physiologiques connues.

Ecoutez M. Charcot, l'éminent expérimentateur de la Salpêtrière :

L'hypnotisme, dit-il est un monde dans lequel on rencontre, à côté de faits palpables, matériels, grossiers, côtoyant toujours la physiologie, des faits absolument extraordinaires, inexplicables jusqu'ici, ne répondant à aucune loi physiologique et tout à fait étranges et surprenants.

Les faits signalés par M. Charcot, on les constate partout. On s'aperçoit enfin que la dénégation de parti pris ne sert à rien, est simplement ridicule, que mieux vaut s'incliner devant l'évidence.

La lucidité somnambulique, la clairvoyance, la vue à distance, la transmission des pensées entre personnes éloignées, sont des phénomènes couramment observés et enregistrés par les docteurs Baunis, Liébault, Paul Gibier, — comme ils l'avaient été par Puységur, Delenze, du Polet, et autres illustres méconnus qui, pour avoir devancé leur époque, furent brutalement traités d'illuminés et même accusés de charlatanisme.

Ce n'est assurément pas un observateur superficiel, un homme à qui l'on en impose, que M. le lieutenant-colonel de Rochas, un de nos meilleurs officiers en même temps qu'un savant classé au premier rang, *administra-*

teur de l'Ecole polytechnique. Eh bien ! sait-on à quoi il utilise les rares loisirs que lui laissent ses absorbantes fonctions et ses travaux sur l'art militaire ? À écrire des livres qui ont pour titre : *Les Forces non définies*, *les Etats profonds de l'hypnose*, *le Fluide des magnétiseurs*, etc., etc.

Il me paraît, en somme, que ce pauvre magnétisme est suffisamment réhabilité et que l'heure est passée de plaisanter sur son compte. Aussi ne plaisante-t-on plus.

Mais il existe un autre ordre de faits, au fond connexes avec les phénomènes magnétiques, dont beaucoup de personnes ne veulent pas encore entendre parler, qui font pousser des cris railleurs aux uns, hausser les épaules aux autres.

Ces faits, que l'on crie ou que l'on se taise, qu'on les accueille par des railleries ou qu'on ferme les yeux et les oreilles, n'en finissent pas moins par triompher du scepticisme le plus endurci. Ils font de par le monde autant de bruit que le magnétisme-hypnotisme, et, eux aussi, ont, pour être présentés et imposés à la croyance, l'appui de savants dont ni l'autorité ni la bonne foi ne sauraient être suspectées.

C'est un docteur, professeur au muséum d'histoire naturelle, délégué à diverses missions par le ministère de l'instruction publique, c'est M. Paul Gibier qui a publié deux livres : *l'Analyse des choses* et le *Fakirisme occidental*, dans lesquels sont mentionnés les phénomènes les plus extraordinaires, les plus prodigieux — et en même temps les plus certains.

C'est un docteur, M. Dariex, qui vient de fonder les curieuses *Annales des sciences psychiques*, recueil d'observations et d'expériences sur la télépathie, les transmissions de pensées, les apparitions des vivants et des morts.

À côté de M. Dariex, fonctionne une commission d'études composée de MM. Sully-Prudhomme (de l'Académie française), président ; G. Ballet, agrégé à la Faculté de médecine de Paris ; Beaunis, professeur à la Faculté de médecine de Nancy ; Ch. Richet, professeur à la Faculté de médecine de Paris ; le colonel A. de Rochas, administrateur de l'Ecole polytechnique ; L. Marillier, maître de conférences à l'Ecole pratique des Hautes Etudes.

Ces messieurs, qui ne sont point, je le crois du moins, les premiers venus, se sont chargés de recueillir, en France, toutes les observations de faits étranges et inexplicables, et de faire connaître dans les *Annales des sciences psychiques* les phénomènes dont la preuve aura été faite. Et je puis vous assurer qu'ils exigent des témoignages sérieux, que leur contrôle n'est pas un contrôle indulgent.

Du reste, l'honorable M. Dariex et ses amis ne font, en cette circonstance, que suivre l'exemple de la *Société de recherches psychiques* de Londres, où

des savants de la valeur de MM. Myers, Gurney, William Crookes, Russell Wallace, travaillent, en compagnie de penseurs comme M. Gladstone, à scruter les facultés de l'être humain et publient régulièrement, dans une Revue spéciale, les résultats de leurs travaux.

Qu'il me soit permis de citer encore — ne fût-ce que pour mémoire — la si curieuse, si intéressante chronique de notre collaborateur parisien, M. Georges Montorgueil, intitulée *Au seuil du mystère*, où nous lisions, il y a quelques jours, la description des manifestations véritablement fantastiques accomplies dans un milieu sceptique par excellence, devant des médecins et des hommes de lettres qui avaient pris toutes leurs précautions pour ne pas être dupes.

Ce préambule un peu long m'a semblé utile à donner à mes lecteurs avant d'aborder le livre de M. Léon Denis. S'il y a parenté évidente entre la lucidité magnétique et les faits dits psychiques, ceux-ci ne font très certainement qu'un avec les phénomènes du spiritisme, tels que nous les expose l'éminent conférencier de la Ligue de l'enseignement. Ajoutons que M. Denis, au cours de ses nombreuses observations et expériences, a procédé avec une méthode aussi rationnelle, aussi scientifique, que les psychologues de Londres et de Paris.

Il faut toutefois se hâter de reconnaître que l'auteur d'*Après la mort* et les personnalités dont nous venons de citer les noms n'emploient pas les mêmes moyens, n'ont pas le même but.

Les premiers *attendent*, en général, qu'on leur apporte des faits, puis ils les vérifient minutieusement, sévèrement.

Ils n'ont aucune théorie, aucune doctrine : ils se réservent, pour l'époque plus ou moins éloignée, où, suivant eux, il aura été enregistré un ensemble de phénomènes permettant de poser des principes.

M. Léon Denis, comme les autres disciples d'Allan Kardec, *provoque* la production des phénomènes, entre en contact avec les êtres manifestés dans les expériences, les interroge, les écoute, inscrit tout ce qui a été vu, entendu, tout ce qui a été dit, et en fait l'objet de profondes méditations.

Il tire ensuite des conclusions qui servent de base à une doctrine particulière sur Dieu, la création, le monde, la vie, l'homme et la morale, et cette doctrine, il la proclame, la développe avec la foi la plus vive, la plus ardente.

Chez lui, l'expérimentateur attentif, prudent, avisé (et aussi peu facile à tromper que les membres de la *Société de recherches psychiques*, on peut en avoir l'assurance), quand les faits ont été contrôlés, se double d'un apôtre, d'un missionnaire, qui a charge d'âmes et veut répandre parmi les hommes la bonne nouvelle.

Est-ce M. Léon Denis qui a raison ? Ne s'est-il pas trop hâté de conclure ? N'a-t-il pas accepté avec trop de confiance les communications d'êtres mystérieux ayant intérêt à l'induire en erreur ? J'avoue n'avoir pas de compétence personnelle pour résoudre ce problème ; mais, en voyant les admirables et consolantes conséquences qu'il tire de la doctrine spirite, je serais bien tenté, et d'autres le seraient avec moi, de trouver au système un certain caractère de vraisemblance.

D'ailleurs, l'auteur d'*Après la mort* ne s'immobilise pas dans un dogme absolu. Connaissant toutes les objections que l'on peut faire et en ayant réfuté le plus grand nombre avec autant de force que de conviction, il reconnaît que bien des points restent encore dans l'ombre, puis il déclare loyalement :

« La doctrine des esprits se transforme sans cesse par le travail et le progrès, et, quoique supérieure à tous les systèmes, à toutes les philosophies du passé, reste ouverte aux rectifications, aux éclaircissements de l'avenir.

Que peut-on demander davantage ?

Je n'aurai donc garde d'insister, et j'arrive à l'examen succinct du spiritisme tel que le présente M. Léon Denis.

Au delà de notre monde, dit-il, « un autre monde existe, non plus celui des infiniment petits, mais un univers *fluidique*, qui nous enveloppe, tout peuplé de foules invisibles ».

« Des êtres surhumains, *mais non pas surnaturels*, vivent près de nous, témoins muets de notre existence et ne manifestant la leur que dans des conditions déterminées, *sous l'action des lois naturelles, précises, rigoureuses*. Ces lois, il importe d'en pénétrer le secret, car de leur connaissance découlera pour l'homme la possession de forces considérables, dont l'utilisation pratique peut transformer la face de la terre et l'ordre des sociétés. C'est là le domaine de la *psychologie expérimentale*, d'aucuns diraient des sciences occultes. »

Les êtres surhumains dont il vient d'être question, sont, d'après les spirites, les âmes des morts. Revêtus d'une enveloppe fluidique qui a reçu le nom de *périsprit*, ils ont la faculté de se manifester aux vivants. Le périsprit est l'instrument à l'aide duquel s'accomplissent tous les phénomènes du magnétisme et du spiritisme scientifiquement démontrés : lucidité ; vue à distance ; pressentiments ; apparitions ; matérialisations instantanées et fugitives, et cependant tangibles, des défunts ; tables tournantes, maisons hantées, etc., etc.

Mais tout le monde n'est pas apte à communiquer directement avec les esprits. Il faut des organismes d'un système nerveux très délicat et très

sensible, dont le périsprit, plus indépendant de la matière que les autres, puisse en quelques sorte se fondre avec les fluides des invisibles. Ces êtres sont des *médiums*, c'est-à-dire des intermédiaires.

Voici maintenant, résumés en quelques lignes, les enseignements que les docteurs du spiritisme croient pouvoir nous donner, enseignements résultant autant de phénomènes eux-mêmes que des révélations faites par les êtres manifestés :

L'âme est immortelle.

La mort n'est qu'une transformation.

Chacun de nous renaît plusieurs fois, soit sur cette planète, soit sur d'autres, et cette évolution doit aboutir, pour tous, à l'union finale et bienheureuse avec Dieu.

Les méchants ont à subir des épreuves plus longues, plus pénibles, que les bons. Leurs étapes peuvent comprendre des milliers des siècles.

Dans les communications spirites, on a trop souvent affaire à ces méchants, désignés sous le nom d'*esprits inférieurs*. Ce sont eux qui, ayant gardé leurs défauts, leurs vices, leur malignité et aussi leur ignorance, leurs préjugés, trompent, abusent les expérimentateurs imprudents et trop crédules, leur tendent des pièges, leur font croire des choses absurdes.

« Le monde invisible, dit M. Léon Denis, est, sur une plus vaste échelle, la reproduction, la doublure du monde terrestre. Là, comme ici, la vérité et la science ne sont pas le partage de tous. La supériorité intellectuelle et morale ne s'obtient que par un travail lent et continu, par l'accumulation de progrès réalisés au cours d'une longue suite de siècles ».

Ainsi s'expliquent les ridicules « révélations » qui ont jeté tant de discrédit sur les expériences de spiritisme. M. Léon Denis est le premier à en faire justice.

Il faut donc aux expériences, aux études sur le monde invisible, infiniment de sagesse, de persévérance, de prudence. Toutes les révélations, tous les enseignements doivent être passés « au crible d'un jugement sévère », et il ne faut « jamais abdiquer le droit de contrôle et d'examen ».

M. Léon Denis, parlant ensuite des écueils et des dangers *parement humains* dont doit se garder le spiritisme, condamne avec une indignation véhémement le charlatanisme, la vénalité des faux médiums, des exploiters de tous degrés, et fait justement remarquer « que l'existence de produits falsifiés ne donne pas le droit de nier celle des produits naturels. »

Je le répète : les explications et les théories du spiritisme peuvent être discutées et combattues jusqu'à la négation absolue, autant par les spiritualistes qui s'en tiennent aux anciennes conceptions religieuses que par les

matérialistes. Mais les faits s'imposent à tous, ils méritent d'être examinés sans parti pris.

Ce qui s'impose également, c'est la reconnaissance de la loyauté, de la bonne foi, de l'esprit investigateur de M. Léon Denis. Si jamais il fut une nature droite, profondément honnête, ennemie de toute fraude, répugnant avec horreur même à l'apparence du mensonge, c'est celle de l'homme qui a écrit *Après la mort*.

Que si après lecture de l'œuvre, chacun, selon les opinions qu'il s'est faites, selon son éducation, écarte ou admet la doctrine spirite, il y aura toutefois unanimité à s'incliner devant le penseur, à être convaincu et touché par le moraliste, à se sentir pénétré de sympathie pour l'ami de l'humanité, à admirer l'écrivain.

D'un bout à l'autre du livre il passe un souffle puissant qui subjugué, qui entraîne, qui remue l'âme dans ses plus intimes profondeurs. Partie historique, partie philosophique, partie scientifique, partie morale surtout, sont semées de pages superbes, où la beauté des pensées s'illumine encore des séductions du style le plus éloquent, le plus élevé.

Lisez l'introduction, où M. Léon Denis fait connaître le dessein qu'il s'est proposé; lisez les chapitres intitulés : la Crise morale; l'Âme immortelle; l'Univers et Dieu; le But de la vie; les Épreuves et la mort; la Dernière heure; le Jugement; Justice, Solidarité, Responsabilité; Libre arbitre et Providence; la Vie morale; le Devoir; Foi, Espérance, Consolation; l'Egoïsme; la Charité; la Prière; l'Amour; la Loi morale, etc., et dites s'il est possible d'avoir une conception plus grandiose des destinées du monde, c'est-à-dire de l'humanité, dites s'il fut jamais philosophie plus parfaite, morale plus pure, esprit plus ouvert aux sentiments fraternels et généreux, plus désintéressé, plus avide d'idéal et d'infini bonheur pour ses semblables.

Il n'est pas une vertu que ne recommande, avec une chaleureuse et pénétrante conviction, l'auteur d'*Après la mort*. Il n'est pas un vice qu'il ne condamne, qu'il ne nous montre clairement comme le plus redoutable des obstacles dressés contre le progrès dans ce monde et dans l'autre.

Conclusion : le livre de M. Léon Denis, ayant nécessairement pour effet de faire penser et de rendre meilleur, quelque discutable que demeure d'ailleurs, pour beaucoup, l'interprétation des communications spirites, est un bon livre.

La lecture en peut donc être conseillée à tous.

Les curieux des secrets mystérieux de la nature, y apprendront mille choses dont ils ne se doutaient guère et qui élargiront considérablement l'horizon de leurs connaissances.

Les esprits que passionnent les spéculations de l'ordre philosophique seront ravis de voir les plus grands problèmes étudiés par M. Léon Denis avec une magistrale compétence.

Quand aux âmes sensibles, à celles qui aiment, elles ne peuvent manquer d'éprouver une vive délectation à se rencontrer dans la recherche de la félicité suprême avec une âme délicate et exquise entre toutes, qui sait si merveilleusement parler du dévouement, de la solidarité et de l'amour.

Enfin les amis du beau langage, du style pittoresque, imagé et poétique, qui convient si bien au sujet traité par M. Léon Denis, n'auront pas à regretter les instants consacrés à lire *Après la mort*. Ce livre, écrit avec un prestigieux talent, et l'œuvre d'un maître.

G. MÉRIGOT.

L'INTOLÉRANCE RELIGIEUSE A TRAVERS LES SIÈCLES

Chapitre IX.

Henri III. La Ligue. La mort du roi.

(1574, 1576, 1589.)

(Voir la *Revue* de juin 1891.)

Le lendemain de la Saint-Barthélemy, Charles IX passa pour le complice de Philippe II, aussi se trouva-t-il plus puissant qu'avant son crime: c'était à qui s'inclinerait profondément devant le *Roi de la Saint-Barthélemy*. Aussi dans son orgueil le roi était-il prêt à se déclarer l'auteur de cet énorme forfait, il était du reste enivré des éloges et des félicitations qu'il recevait de Rome, de la Papauté. Il osa même dire un jour, que non seulement, il était l'auteur du meurtre de Coligny, mais qu'il aurait voulu le poignarder de sa propre main, que s'il n'avait pas mis son projet à exécution, c'est qu'il avait été arrêté par les cheveux blancs du vieillard.

Et cependant le jour où on le conduisit au Parlement pour lui faire signer et avouer la Saint-Barthélemy, « son visage, dit un témoin oculaire, Petrucci, était tellement altéré, qu'il parut horrible. Il (le roi) était long, maigre et voûté, pâle, les yeux jaunâtres, bilieux, menaçants, le cou un peu de travers ». (Castelnau.)

Jusqu'à sa mort survenue le 20 mai 1574, c'est-à-dire vingt et un mois après la Saint-Barthélemy, le roi se sentit poursuivi par la malédiction générale. Fut-il empoisonné?

On l'a bien dit, mais nous ne pouvons croire que sa mère, son frère et Retz aient accompli cet homicide. Du reste, Marie Touchet et la jeune reine suffisaient amplement pour envoyer ce roi poitrinaire dans un monde meilleur!

Admettons donc que Charles IX qui à force de souffler du cor s'était trop souvent rompu les poumons, mourut d'une mort naturelle. Mais avant de succomber, il put lire la pièce que le martyr Chastelier lui remit de la part de Louis de Nassau et dans laquelle pièce se trouve ce passage : « Maintenant vous touchez la ruine, votre État baye de tous costés, lézardé comme une vieille mesure qu'on raccommode tous les jours de quelques pilotis, mais qu'on empêche pas de tomber... Où est votre noblesse? Où sont vos soldats? Ce trône est à qui veut le prendre (1). »

Ce fut son frère qui le prit, on pourrait dire presque malgré lui ; nous voici donc à l'avènement de Henri III et à la formation de la Ligue ou *SAINT-UNION*. Elle prit naissance à Péronne, après l'édit de Beaulieu et formée par les catholiques pour défendre la religion menacée par les progrès du calvinisme qui devenait de jour plus puissant sous Henri III.

Ce prince venait à peine être élu roi de Pologne, quand la mort de son frère le rappela en France.

Il quitta la Pologne et Cracovie en fugitif, s'arrêta quelque temps en Italie et arriva en France au moment où les *Politiques* réunis aux protestants venaient de reprendre les armes.

Henri III, avait une grande faiblesse de caractère, une politique mobile et capricieuse ; un mélange indécent de dévotion et de mœurs profondément dépravées. La fortune scandaleuse de ses *Mignon* acheva de rendre ce prince méprisable et odieux à tous les partis.

Henri de Guise, général des catholiques était tout autre : il se met en devoir d'apaiser les troubles religieux et les dissensions de toute sorte ; il commence à remporter une victoire à Dormans (Marne) le 15 octobre 1575. Il veut poursuivre son œuvre, mais le roi est bientôt fatigué d'une guerre qui trouble ses tristes et sales plaisirs ; aussi accorde-t-il au protestants, l'édit le plus favorable qu'ils aient jusqu'alors obtenu, l'édit de Beaulieu (Indre) 1576. Ces concessions amènent la formation de la *Ligue*, dont l'influence triompha aux États de Blois. Espérant ramener à lui les catholiques, Henri III se déclare le chef de la Ligue, mais alors l'assemblée de Blois le somme de recommencer la guerre contre les protestants.

Quand la mort de son frère, le duc d'Alençon, fait du calviniste, Henri de Navarre, l'héritier présomptif de la couronne, la Ligue prend un grand accroissement ; les Seize (2) la dirigèrent à Paris et le roi entouré de ses

(1) Groen IV, Appendice, p. 81.

(2) On nommait ainsi un comité composé de seize membres, qui s'établit à Paris vers la fin du règne de Henri III, et qui dans les seize quartiers de Paris se substitua au conseil

mignons et de ses bouffons (*gelois*) n'eut la force, ni le courage d'empêcher une révolte où la dynastie capétienne pouvait périr. Le duc de Guise traite alors publiquement avec Philippe II, impose à son roi, l'édit de Nemours, qui confirmait la Ligue et obtient de Sixte V, une bulle d'excommunication et de déposition contre les Bourbons ; c'est le commencement de la huitième guerre civile, ou la guerre des trois Henri (1586).

Le roi confie alors le commandement de ses troupes au duc de Joyeuse, son favori, qui se fait battre à Coutras (1587). Cette défaite augmenta la colère des Ligueurs, qui après la journée des Barricades (1588) chassent Joyeuse de Paris.

Aux seconds Etats de Blois, leur influence triomphe et Henri III croit sauver la situation en faisant assassiner le duc de Guise et son frère. Ce crime est sa perte ; il veut alors s'unir à Henri de Navarre mais il est trop tard ; les jésuites le font assassiner au camp de Saint-Cloud par Jacques Clément en 1589.

La Ligue semble avoir atteint son but ; il n'en est rien ; elle se divise en plusieurs camps, l'un reconnaît comme roi sous le nom de Charles X, le vieux cardinal de Bourbon, oncle de Henri de Navarre ; l'autre tient pour le lieutenant général du Royaume, pour Mayenne ; enfin les Ligueurs les plus ardents au nombre desquels il faut compter les Seize et les Jésuites, qui dirigeaient ceux-ci ; or ce dernier parti songe au roi d'Espagne.

Mais au milieu de ce gâchis, devant la fureur des Seize et les prétentions hautement affirmées de Philippe II, qui réclame le trône pour sa fille Eugénie-Isabelle, la division s'accroît dans le parti catholique et aux Etats de Paris en 1593, la désunion éclate tout à fait.

Un troisième larron, si l'on peut dire, le plus heureux des trois, puisqu'il était victorieux, Henri de Navarre abjure sa foi à Saint-Denis, afin d'arriver le premier, sa qualité de calviniste étant le seul obstacle pouvant l'empêcher de gravir les marches du trône.

Dès lors, il réunit autour de lui, la majorité que ses victoires avait rapprochée de sa personne. Les gouverneurs de provinces, qui tiennent à conserver leur poste font bientôt leur soumission, et Mayenne, lui-même, après le combat de Fontaine-Française (1596) se soumet et se réconcilie entièrement au *Bon roi Henri*.

municipal que présidait le Prévôt des marchands et des échevins. Les seize en donnant plus d'énergie et plus d'unité à la Ligue préparèrent la journée des Barricades de 1588 et devinrent à Paris, après l'assassinat des Guises, les véritables chefs du parti catholique.

Dès ce moment la Ligue est bien morte et la satire Ménippée ne lui porte pas, comme quelques-uns l'ont dit le dernier coup ; son impuissance l'avait totalement tuée. Mais cette œuvre littéraire aida sa fin et empêcha tout retour offensif de sa part en tuant la Ligue par l'arme la plus meurtrière : le ridicule, elle lui donna le coup de grâce. Ce fameux ouvrage, véritable pamphlet politique dirigé contre la Ligue est une œuvre littéraire de valeur ; elle eut pour auteurs des honnêtes gens, catholiques convaincus ; Pierre Leroy chanoine de Rouen qui en avait conçu le plan et écrivit la *Vertu du catholicon d'Espagne*, ses principaux collaborateurs furent Jacques Gillot, conseiller au Parlement, Florent Chrestien ancien précepteur de Henri de Navarre, Nicolao Rapin, grand prévôt de la connétablie, Passerat professeur de philosophie et Pierre Pithon le jurisconsulte éminent le défenseur de l'Eglise Gallicane. Ce fut en 1593, quelques mois à peine avant l'entrée de Henri IV à Paris que fut imprimé à Tours, le catholicon : l'année suivante, on ajouta à cette brochure qui n'avait que quinze feuillets : *Abrégé des états de la Ligue*, et le tout reçut le nom de SATIRE MÉNIPPÉE, en souvenir des satires de Varron, l'auteur latin qui avait donné le nom de *Ménippée* à ses satires entremêlées de prose et de versets figurant sous ce titre en souvenir de Ménippé, disciple de Diogène, réputé pour son humeur railleuse et l'indépendance cynique de son caractère et de son langage.

La *Vertu du Catholicon* développe cette pensée, que quelque vicieux et déshonoré qu'on soit, on devient pur et considéré, par cela seul qu'on entre dans la Ligue.

Cette première partie de la Ménippée nous fait voir que pendant les préparatifs faits au Louvre pour la tenue des Etats, deux charlatans, l'un espagnol, l'autre lorrain vantent chacun la vertu de leur drogue du catholicon : cette partie débute par la description comique d'une burlesque procession de Ligueurs, députés aux Etats généraux ; elle n'est pour ainsi dire que le prologue de l'abrégé des Etats de la Ligue ; puis ce sont les sujets censés représentés sur les tapisseries, dont est tendue la salle des Etats. Ces sujets sont bien entendu, imaginaires, ce sont des allégations ironiques, des portraits-charges des faits récents, satire cruelle et mordante de la conduite des principaux députés ligueurs.

Un chapitre traite de l'ordre pour les séances, il est assaisonné d'allusions et de plaisanteries un peu crues peut-être, mais pleines de malices. Les orateurs y parlent tantôt avec un air sérieux, tantôt bouffon, mais qui montre toujours le bonté de l'oreille, c'est-à-dire le mobile des sourdes intrigues de personnages qui se soucient de la religion, comme un poisson d'une pomme, mais qui voudraient bien prendre part aux dépouilles de la France.

Toutes les harangues de la satire Menippée sont des parodies fort réussies, le trait porte juste et la verve comique y déborde. Le *Finis coronat opus*, c'est la harangue du Ligueur d'Aubray, harangue prononcée au nom du Tiers Etat : l'histoire de la Ligue y est esquissée à larges traits rapides énergiques et pleins de pittoresque ; c'est un morceau de haute verve qui respire le plus ardent patriotisme, uni à une saine raison. L'orateur y fait justice des prétentions du roi d'Espagne et de la maison de Lorraine, donne un tableau des maux qui désolent le pays et surtout Paris, enfin, *se mettant du côté du manche* (comme disait de Morny), il exalte le courage, la bravoure et la clémence du roi de Navarre et propose comme conclusion, qu'on aille lui demander la paix (1).

La Ligue a été diversement jugée ; au *xvii^e* siècle elle a été condamnée par Bossuet, au *xviii^e* siècle, ridiculisée et flétrie par Voltaire, enfin au *xix^e* siècle, dans une page des plus remarquables, M. Jules Simon nous montre la Ligue sous un nouveau jour qui nous paraît être le vrai, c'est-à-dire comme le produit de l'excitation sacerdotale servant les vues ambitieuses de la papauté (2) : « Depuis le moyen âge, dit cet auteur, le pape ne se regardait pas seulement comme le premier pontife de la religion, mais comme le représentant et le vicaire de Dieu sur la terre. De là, à la monarchie universelle, il n'y avait qu'un pas ; le pape le franchit en théorie et ne manqua pas une occasion de conformer autant que possible la pratique à la théorie. Il délia les sujets du serment de fidélité, ôta et donna des couronnes, prit avec les rois des airs de maître, quand les rois voulurent bien se laisser faire. Les théologiens et les prédicateurs ne cessèrent d'affirmer cette monarchie universelle qui, en soumettant tous les rois au pape, semblait ne se soumettre qu'à Dieu. Lorsque Panigaralle prêcha devant Charles IX, un mois après la Saint-Barthélemy, son sermon, apologie enthousiaste de la royauté et du pouvoir royal absolu, concluait à la suprématie du pape qu'il élevait au-dessus de tous les rois du monde, *supra tutti regi del mundo* ; et ce n'était que de la logique (3), on parlait ainsi au roi de France dans son propre palais. »

Le curé de Saint-Gervais, le nommé Guincestre, appelle Henri III empoisonneur et assassin ; il déclare en outre « qu'on ne lui doit plus rendre obéissance ». (Sermon du 29 décembre 1588.)

Peu de temps après, Guincestre raconte en chaire, « la vie, gestes et faits

(1) JULES SIMON, *Liberté de conscience*, p. 91.

(2) CH. LABITTE, *Les prédicateurs de la Ligue*, p. 10.

(3) CH. LABITTE, *De la démocratie chez les prédicateurs de la Ligue*, sous le règne de Henri III et de Henri IV, 1 vol. in-8°, p. 45.

abominables de ce perfide tyran, Henri de Valois, l'empoisonneur (1). Un ancien recteur de l'Université, Boucher, curé de Saint-Benoît, écrit un livre (2) dont la conclusion est celle-ci : « C'est un tyran (Henri de Valois) tout le monde a le droit, le devoir de le tuer » (3). Ce qui arriva en effet.

La Faculté de théologie avait proclamé la déchéance du roi, une immense procession parcourt les rues de Paris en criant : « Dieu éteignez la race des Valois » (3).

Tous ces cris, tout ce soulèvement du clergé indiquent d'une façon fort nette la haine qu'il porte contre un roi qui ne sait pas écraser les huguenots et qui ne favorise pas suffisamment la cause et la suprématie papales.

Il semblait que l'avènement de Henri IV dut amener un apaisement chez les prédicants, bien au contraire, la fureur augmente contre ce roi huguenot, qui n'avait abjuré le protestantisme qu'afin de monter sur le trône. Bien que le pape eût reçu en grâce l'ancien calviniste, l'ancien chef des huguenots, les injures redoublèrent dans les chaires cléricales, contre l'homme qui avait vaincu la Ligue, et cela à un tel point que le roi se vit contraint de rendre un édit qui condamnait les prédicateurs coupables d'injures envers le souverain, à avoir la langue percée d'un fer chaud (4); c'était le seul moyen d'empêcher toute récidive.

Voici quelques passages d'un sermon d'Aubry, curé de Saint-André-des-Arts, ils serviront à édifier le lecteur sur le ton employé par des ministres de paix et de tolérance.

Dans un sermon du 15 avril 1591, ce *digne et excellent* curé s'exprimait ainsi : « Mes amis, si jamais ce méchant relaps et excommunié entre dans Paris, il nous otera notre sainte messe, fera de nos églises des étables à ses chevaux, tuera nos prestres et fera de nos ornements des chausses et des livrées à ses pages. Cela est si vrai comme est vrai le Dieu que je vais recevoir et manger ».

Le même Aubry fit une procession pour « prier saint Jacques le bon saint de donner son bourdon sur la tête à ce diable de Béarnais et de l'escrazer la devant tout le monde. »

« Je voudrais, disait Boucher, l'estrangler de mes deux mains. »

Le même Boucher le raillait de sa conversion, mettant le doigt sur la

(1) BOUCHER, *La vie et faits notables de Henri de Valois*, tout au long, sans en rien requérir, où sont contenus les trahisons, perfidies, exactions, sacrilèges, cruautés et honte de cet apostat et hypocrite.

(2) LABITTE, *prédicateur de la Ligue*, p. 89.

(3) *Ibid.*, p. 45.

(4) ISAMBERT, *Anc. lois françaises*, tome XV, p. 102.

plaie, il disait : « On l'a vu en la mesme heure huguenot et en la même heure catholique ! Et puis le voilà à la messe ! Et sonne tambourin ! Vive le Roy ! C'est un paillard, un relaps, un sacrilège, un brûleur d'églises, un corrupteur de nonnains, sanguinaire et félon, excommunié, violateur des lois divines et humaines »... « Qu'on aiguise les poignards, disait un cordelier... C'est un blasphème de penser que le pape absolve le Béarnais, disait un jésuite ; quand un ange descendrait du ciel pour me dire : « Reçois-le », l'ambassade me paraîtrait suspecte. »

Enfin, le cordelier Garin disait en pleine chaire : « Il croit à Dieu, comme à ses vieux souliers ; ne se trouvera-t-il pas *un honnête homme qui le tue.* »

On ne pouvait encourager plus ouvertement le régicide, on ne pouvait pas mieux absoudre le futur assassin qu'en le traitant d'honnête homme.

Il ne faut donc pas s'étonner des tentatives d'assassinat et de l'assassinat du roi ; les jésuites l'avaient trop bien préparé et depuis longtemps.

Ce fut toujours un des grands chagrins du roi Henri IV de voir les nombreux attentats qu'on commettait sur sa personne ; il n'en supporta pas moins de treize.

L'absolution du pape n'avait pas suffi pour le rendre sacré aux yeux des catholiques et surtout des jésuites. Cependant le roi affectait pour plaire aux fanatiques une minutieuse dévotion. Il suivait sous une pluie battante, les processions ; il dotait les églises, il protégeait les couvents et cependant il était bien souvent l'objet de tentatives criminelles. Après Barrère et Jean Châtel, on avait roué en 1596 Jean Guesdon avocat d'Angers ; en 1597, un tapissier de Paris ; en 1598, le chartreux Pierre Ouin, de Nantes ; en 1599, deux jacobins du couvent de Gand, Ridicoux et Argier et le capucin Langlois ; en 1600, Nico le Mignon ; en 1602 Julien Guesdon, le frère de Jean ; en 1603, un prêtre et un gentilhomme de Bordeaux, enfin le 14 mai 1610, Ravaillac frappa mortellement le roi. On connaît tous les détails de cette mort par une lettre célèbre de Malherbe datée du 19 mai 1610, c'est-à-dire de quelques jours après la mort du roi, qui subit comme nous l'avons dit plus haut, treize attentats ; aussi le vert-galant avait bien pressenti sa fin malheureuse.

Voici, en effet, ce que nous lisons dans les *Mémoires de Sully* : « Et souvent s'en venait voir Sully, lui disant : « Mon amy que ce sacre me déplaît ! (celui de Marie de Médicis comme régente). Je ne sçay que c'est, mais le cœur me dit qu'il m'arrivera quelque malheur. »

« Il s'assied alors sur une chaise basse tout rêveur et battant des doigts sur son étui de lunettes ; il se lève tout à coup de sa chaise en frappant de ses deux mains sur ses cuisses et dit : « Par Dieu ! Je mourray en cette ville

« et n'en sortiray jamais ! Ils me tueront car je voy bien qu'ils n'ont d'autre remède en leur danger que ma mort ! Ah maudit sacre, tu seras cause de ma mort. »

En effet, la reine fut sacrée le jeudi 13 mai à Saint-Denis et le vendredi 14 dans la matinée, le roi disait au duc de Guise et à Bassompierre : « Vous ne me connoissez pas encore, vous autres, mais je mourrai un de ces jours et quand vous m'aurez perdu, vous connoîtrez alors ce que je valois et la différence qu'il y a de moi aux autres hommes. »

Et le même jour, nous apprend l'Etoile, le roi demande l'heure, l'exempt lui répond qu'il était quatre heures, ajoutant : « Sire, je vois Votre Majesté triste et toute pensive ; il vaudrait mieux prendre un peu l'air, cela la réjouirait. — C'est bien dit ; eh bien, faites apprêter mon carrosse ; j'irai à l'arsenal, voir le duc de Sully qui est indisposé et qui se baigne aujourd'hui. »

Après bien des hésitations encore, il sort, et c'est alors qu'étant rue de la Ferronnerie, l'embarras causé par une charrette de foin, force le carrosse du roi à s'arrêter et que Ravaillac lui donne coup sur coup deux coups de couteau au côté gauche « l'un prenant entre l'aisselle et le tetin, va en montant sans faire autre chose que glisser ; l'autre prend contre la cinquième et la sixième costé et descendant en bas coupe une grosse artère, de celles qu'ils appellent veineuses (1) ».

Telle fut la fin de ce roi qui eut la très grande habileté de se faire passer pour meilleur qu'il était. Dans le chapitre suivant nous étudions ce que ce prince fit pour la liberté de conscience et contre l'intolérance religieuse, après avoir été absous par le pape et avoir été déclaré par lui roi de France et fils de l'Eglise.

(A suivre).

MARCUS DE VÈZE.

ÉCHELLE DE JACOB A BOSTON

Un mien ami (vieux style) à Montréal voulant savoir pourquoi les esprits venaient si facilement à Boston, je lui répondis : L'échelle de Jacob se trouve fixée là, d'une manière permanente ; il y a cent ans on brûlait les sorcières et Cie dans cette vieille ville puritaine, maintenant on les encense.

Je suis ici afin d'interviewer pendant un mois mes chers de l'autre monde, ma douzaine angélique et d'autres êtres aimés et disparus. Cette jouissance que je me donne de temps à autre, me communique des forces pour continuer ma route sur cette terre où se trouvent tant de vallées de larmes.

(1) Lettre de Malherbe, 19 mai 1610.

Mon médium favori à Boston est Mme Fay. A ses séances les miens se matérialisent et causent aisément. Ma fille, Joséphine, m'annonça à l'une de ces réunions que la prochaine fois on allait me surprendre. En effet, dix esprits se manifestèrent à moi sur à peu près cinquante, durant cette séance du 9 mai. D'abord Marguerite, la plus jeune de mes filles parut, en me donnant un frais et gros bouton de rose jaune, elle me dit des vers en *français*; surprise pour moi, car, jamais avant aucun des miens n'avait pu s'exprimer en cette langue. Ma gentille était à croquer en me disant ces bouts rimés, et je l'embrassai chaudement. Je l'invitai, après coup, à m'écrire ce qu'elle venait de dire; elle le fit dans le cabinet obscur où se trouvait le médium et m'apporta ce papier si envié, où je trouvai ce qui suit, très bien écrit et ponctué :

A un père.

De ton amour, de tes bienfaits
Reçois, papa, ce nouveau gage;
Si ton cœur en est satisfait,
Le mien n'en veut pas davantage.

Cette effusion spontanée, inattendue, me charma, non pas par son mérite littéraire, mais par son vrai caractère de nouveauté.

L'un de mes fils, Charles, et sa femme Purity, qui ne s'étaient jamais matérialisés à ce cercle, vinrent me réjouir les yeux et les oreilles. X..... aussi apparut avec une prestance majestueuse et une belle toilette, ravie de me voir et contente de l'apparition si nombreuse de mes enfants. Elle assistait à leur venue chaque fois. Cette séance avec ses incidents intimes, fut pour moi une séance mémorable.

J'assistai aussi à une séance chez Mme Stafford, où les esprits masculins n'apparaissent pas. C'est singulier, mais c'est comme ça. Comme chez Mme Fay les revenants viennent par deux ou trois à la fois, et souvent ils se matérialisent sur un canapé, une chaise ou sur les genoux des assistants, graduellement, et disparaissent tout à coup au milieu de la chambre. Leur volubilité en paroles et en action est grande, et la lumière dans laquelle ils apparaissent est plus forte qu'ailleurs.

H. LACROIX.

Le dimanche, 7 juin, à 2 h. 1/2 du soir le Groupe de l'Enseignement spirite de Reims s'est rendu en corps sur le dolmen de M. A. Pichery, fondateur du groupe. L'annonce dans les journaux de la localité avait produit son effet, environ 300 personnes se trouvaient réunies au cimetière du Sud, pour assister à cette petite manifestation spirite. MM. Betsch frères ont parlé du spiritisme, de ses avantages au point de vue moral et scientifique, et l'assistance s'est séparée, satisfaite et recueillie, en se donnant rendez-vous à l'année prochaine.

LUCIEN BETSCH.

VIENT DE PARAÎTRE : LA VIVISECTION, *ses dangers et ses crimes*, par D. METZGER, ouvrage couronné par la Société française contre la Vivisection (Prix de Mme la comtesse de Noailles).

L'homme a le droit absolu d'opérer sur les animaux vivants où, quand et comme il lui plaît; ainsi parlent les physiologistes expérimentateurs, et ils ajoutent : Point de vivisections, point de progrès dans la science.

Les âmes qui ont en horreur toute cruauté, sous quelque masque qu'elle s'abrite, tiennent un tout autre langage, et, au nom du sentiment, de la morale, de l'humanité, réclament l'abolition totale de toutes les pratiques de la physiologie expérimentale.

Y aurait-il donc contradiction entre la science, d'une part, et, de l'autre, le sentiment, la morale, l'humanité? Nullement. Le volume : *La vivisection, ses dangers et ses crimes*, démontre que la science n'est, pas moins que le cœur et la conscience, intéressée à la suppression de la vivisection dont le développement, chaque jour grandissant, devient un véritable danger public. Des preuves aussi fortes que nombreuses étayent cette conclusion de l'auteur qui, tout en reconnaissant la haute valeur du sentiment, a cru toutefois que, pour avoir raison de ses adversaires, le mieux était de les combattre par leurs armes sur leur propre terrain.

1 vol. in-8°. — Prix, 3 fr. 50.

LES ORIGINES ET LES FINS

(SUITE DES COMMUNICATIONS DONNÉES AUX MÉDIUMS F. H. S.)

La vie universelle

Nous avons dit que l'infinitésimale parcelle de souffle d'Unité empreinte de la plus minime tache de personnalité retourne atome dans l'espace. Nous vous avons dit que ce souffle, fluide divin, éparpillé, est immédiatement saisi par les mornes atomes des multiples degrés de l'espace sombre et froid. Il vous est facile de comprendre, maintenant, ce qu'assurent les savants métaphysiciens qui trouvent le divin jusque dans les infiniments petits, que l'atome imperceptible est lui-même un monde relatif puisqu'il sait, il agit, il se meut et pense! Pris isolément, l'atome se nourrit de la rage impuissante dont les fureurs le tiennent en perpétuel mouvement. Il s'agite, éperdu, sans rectitude et sans méthode, communiquant à qui l'enserme ses farouches désirs, source du mal. Mais viennent, avec l'aide puissante des parcelles créatrices, les premiers groupements, ainsi qu'ils sont expliqués dans la première partie de ces études, l'espoir renaît et la pondération commence. Les mondes se forment, les humanités grandissent et s'élèvent, le progrès scientifique et moral poursuit sa marche ascendante, révélant aux peuples des mondes de l'espace leur haute destinée.

Donc à la collectivité sont dus et seront toujours dus tous les développements.

Oui, la vie est universelle puisqu'elle vient de l'incessante activité, de l'éternelle extension, de l'immortel désir que, seules, les Unités poursuivent dans l'Infini avec calme et sans douleur, laissant aux pauvres voyageurs de l'espace l'incohérence fiévreuse de leur précipitation dans l'idée comme dans l'action.

Les Unités, dans une commune entente, poursuivent la réalisation de ce désir de l'absolu et du parfait, ne pouvant distraire de leur ensemble radieux le plus minime souffle de personnalité sans le rejeter, atome, dans l'espace : lueur suprême, fluide divin dont la plus impalpable partie sait et se souvient !

Travailleurs de l'espace qui comprenez vos origines et percevez le but à atteindre, vous devez être les apôtres de cette religion collective et fraternelle dans laquelle git le salut de toutes les humanités de l'univers ; religion qui n'a besoin ni de prêtres, ni d'autels. Faites donc comprendre à vos jeunes frères que nous sommes encore tous deux dans le relatif qui serait le pire destin sans l'amélioration due à nos efforts réunis.

Qu'ils disent avec nous : « arrière ce stupide orgueil produisant les haines furieuses ; arrière ces jalousies insensées, source de toutes les hypocrisies ; arrière ces calculs odieux, source de tous les crimes.

Sachez enfin que ce bonheur après lequel vous courez vient de l'élévation morale de l'être, de la bonne organisation sociale qui en découle et de l'élan collectif unanime et pondéré.

O Terriens ! ne vous épuisez plus dans ces courses folles où vous lancez vos exploiters habiles. O humanité ! dans le grandiose ensemble de la loi des nombres, tu n'as encore trouvé que le calcul, père de l'égoïsme ; cherche dans la collectivité le secret de l'énigme et le pourquoi de tes lourdes existences : tu le trouveras dans ces mots :

La solidarité incomprise et méconnue !

LE BONHEUR : Les études que quelques-uns d'entre vous ont entreprises avec l'aide et sous l'inspiration des Invisibles vous ont fourni l'explication la plus rationnelle du grand problème de l'être.

C'est donc également sous la dictée de ses inspirateurs que l'humanité doit étudier l'organisation sociale la plus propre à lui assurer le bonheur auquel elle aspire. Ce bonheur sera le fruit de la solidarité comprise et pratiquée. Ses effets se manifesteront dans l'ordre physique par le triomphe de la science sur les forces combinées de la planète ; dans l'ordre moral par l'entente réalisée des cœurs et des intelligences.

C'est à ce double résultat que nous devons tous contribuer dans la

mesure de nos forces, nous souvenant que le bonheur individuel ne peut exister et ne peut avoir de raison d'être au sein d'une humanité régie par les mêmes lois et poursuivant le même but. En effet, la vue de la souffrance et de la misère de son semblable projettera toujours une ombre fatale sur la jouissance de l'homme heureux.

Qui dit bonheur dit harmonie. Donc, pour qu'une humanité quelconque puisse atteindre au bonheur, il faut qu'elle soit parvenue à établir l'harmonie, c'est-à-dire l'équilibre, sur tous les plans où elle est appelée à évoluer :

Plan physique ou matériel, plan moral ou intellectuel, plan spirituel.

Pour établir cette harmonie, deux choses sont nécessaires :

- 1° La connaissance des lois qui régissent ces plans ou modes d'activité,
- 2° Les pouvoirs requis pour y exercer une action efficace.

Il est donc indispensable d'établir une entente parfaite entre le monde visible et le monde invisible, soit pour connaître des lois dont la cause première vous échappe, soit pour agir conformément à ces lois.

Il résulte de cela que vous avez besoin du concours des Invisibles pour pénétrer les secrets du monde spirituel et que les Invisibles ont besoin de votre aide pour exercer leur action sur le monde matériel.

O Terriens, nos amis et nos frères ! entendez nos voix, répondez à nos appels ! mettons nos efforts en commun pour opérer l'amélioration individuelle et sociale de l'humanité dans laquelle nous comptons. Travaillons à détruire la misère hideuse, les vices dégradants, les illusions funestes sous lesquels gémissent encore un si grand nombre parmi vous. Répandons partout la lumière qui dissipera les ténèbres produites par l'ignorance et l'amour qui triomphera du despotisme et de l'intolérance. Demandons pour tous la justice, la liberté, le bien-être. Réclamons des lois sages, basées sur l'équité et assurant le strict nécessaire à chaque habitant de la planète. Enfin, amis, unissons nos efforts pour poser les bases d'une sociologie sauvegardant les droits de tous et facilitant à chacun le développement intellectuel et moral que comportent ses facultés.

Pour obtenir ces bons résultats notre concours vous est acquis. Venez donc à nous sans crainte et sans défiance ! Par une observation rigoureuse, par une volonté bien dirigée, mettez-vous à même de recevoir notre inspiration d'une manière profitable. Pour cela, apprenez à dégager cette inspiration des illusions trompeuses produites par les élémentaires qui vous entendent pour n'en garder que les pures et sereines clartés émanant des groupements supérieurs de nos dualités respectives. (A suivre) F. H. S.

CATHOLICISME ET SPIRITISME (1)

Tiré du *Sphinx* d'août 1891.

Laquelle des deux doctrines est la plus capable de vivre, celle qui peut se maintenir devant la raison aussi bien que devant la révélation et devant la science ; ou celle qui exige la foi absolue et sans contrôle ? Au disciple d'A. Kardec, J. Jésupret, auteur de l'ouvrage qui est devant nous, la réponse n'est pas difficile : c'est le Spiritisme.

En vingt courts chapitres, il passe en revue tous les dogmes de la foi catholique, examine leur valeur logique et éthique, les critiques au point de vue de la science naturelle actuelle et les compare aux idées rationnelles que donne la doctrine spirite, sur les problèmes qui sont le fondement de ces dogmes.

Le résultat de cet examen est celui-ci : La doctrine qui, sous le nom de catholicisme est présentée encore aujourd'hui au seuil du *xx^e* siècle comme la vraie foi, est complètement fausse, tout à fait opposée à l'idée du christianisme. L'avenir appartient au Spiritisme qui seul nous révèle la vérité au point de vue scientifique, philosophique et religieux, et n'est autre chose que la foi chrétienne purifiée et spiritualisée.

La critique de Jésupret est toute simple, comme on le sait ; c'est un jeu d'enfants, que d'attaquer les dogmes religieux catholiques au point de vue du bon sens ; mais le « bon sens » a-t-il une voix dans la solution de questions qui n'ont pas été posées par le catholicisme, dont il ne peut jamais concevoir le vrai sens ?

La bonne intention de l'auteur, de répandre dans le peuple cette doctrine qui contient beaucoup de choses exquises, excuse le plan un peu superficiel de son livre ; point essentiel surtout, il est écrit clairement, vigoureusement et avec simplicité ; c'est une bonne aubaine pour la littérature spirite populaire.

R. K.

Douai, le 12 mai 1891. Monsieur le Rédacteur en chef du *Journal de Douai*.

J'ai l'honneur de solliciter de votre obligeance, l'insertion des lignes suivantes dans votre estimable journal.

Dans son numéro du 10 mai dernier, l'*Écho Douaisien* à l'article intitulé : bibliographie, s'est livré à une critique acrimonieuse contre le livre *Catholicisme et spiritisme* de notre concitoyen, M. J. Jésupret fils. Adeptes de la science spirite, je me permettrai d'opposer à la citation de Monsieur Desprez, archevêque de Toulouse qui nous traite de suppôts de Satan, celle d'un prélat non moins éminent, pour employer le langage du journal conservateur.

En effet, le cardinal Bona, ce Fénelon de l'Italie, dans son *Traité du discernement des esprits* dit : « On a sujet de s'étonner qu'il se soit pu trouver des hommes de bons sens « qui aient osé nier tout à fait les apparitions et les communications des âmes avec les « vivants, ou les attribuer à une imagination trompée ou bien à l'art des démons. »

Son Eminence est dure pour ceux qui croient que le diable est le seul auteur des phénomènes psychiques et les catholiques de bonne foi vont être bien perplexes en face de cette contradiction entre deux hauts dignitaires de l'Eglise. Aujourd'hui, la science de

(1) Librairie spirite, 1, rue Chabanaïs, prix 1 fr. 50.

notre siècle positiviste a relégué dans le domaine de la légende, Satan et sa cohorte grimaçante en même temps qu'elle étudie sérieusement l'occultisme par la méthode expérimentale.

Déjà de nombreux savants, les W. Krookes, les R. Wallace, les Zoollner, les Hare, ont démontré scientifiquement la réalité des phénomènes spirites, et ce mouvement s'accroît journellement; les anathèmes de l'Eglise n'empêcheront pas plus les communications d'outre-tombe qu'ils n'ont empêché jadis la terre de tourner.

M. L. Tournier a fait une brochure en réponse à M. Desprez (librairie spirite);— il faut la lire pour bien juger : 0 fr. 50. c.

L. CAMBAKY.

L'HYPNOTISME, LE MAGNÉTISME, LA MÉDIUMNITÉ

SCIENTIFIQUEMENT DÉMONTRÉS

Par ARTHUR D'ANGLEMONT, brochure de 100 pages, in-8°. — 1 franc.

L'auteur de l'Omnithéisme, à qui nous devons deux abrégés de cette doctrine philosophique nouvelle, et qui a publié aussi *Le Fractionnement de l'Infini*, tome premier de son important ouvrage, vient de détacher du tome deuxième, en cours de publication, la brochure que nous annonçons aujourd'hui. Il y établit les lois de l'hypnotisme, du magnétisme et de la médiumnité.

Selon lui, l'hypnotisme ne peut être expliqué sans le secours de l'âme, qui n'est pas un pur esprit, comme on le croit généralement, mais un être organisé non seulement pour engendrer la pensée, mais encore pour la faire rayonner extérieurement à lui et la communiquer aux autres êtres avec lesquels il veut entrer en relation. De là, le rayonnement de la volonté hypnotique, dont l'âme est le foyer.

L'auteur assure, dans son avant-propos, que les causes déterminantes du magnétisme ne sont guère mieux connues, parce que nous ne savons pas nous rendre compte des conditions d'existence de l'âme et de son action dans l'exercice des phénomènes magnétiques. Les merveilles du magnétisme demandent aussi, pour être accomplies, l'intervention de l'âme, mais également celle d'un deuxième corps (le périsprit), dont la brochure que nous étudions démontre l'existence.

La médiumnité est le lien de communication entre l'homme et ceux qui ont quitté la vie humaine; elle explique la survivance de l'âme après la mort du corps.

En effet, les phénomènes qui sont la conséquence de ces communications apportent avec eux la preuve de l'existence d'intelligences invisibles qui les produisent. Mais comme l'intelligence est inséparable de la pensée et que celle-ci ne peut appartenir qu'à l'être qui la fait valoir d'une manière inten-

tionnelle, comment alors ne pas reconnaître la présence de cet être là où il produit des faits qui deviennent inexplicables sans sa participation? Et puisque les actes intelligents, ainsi engendrés, apparaissent indépendants de toute intervention corporelle, il faut donc conclure ici à l'action de l'âme survivant au corps.

L'auteur démontre, d'ailleurs, que le corps n'est autre chose qu'un mécanisme entièrement inerte par lui-même, qui ne doit son activité continue et le fonctionnement de ses divers organes, qu'à la présence d'une puissance motrice particulière qui réside en lui et qui l'anime.

Suivent les principes généraux sur l'origine des fluides actifs, chapitre bien important qui se recommande surtout aux hommes de science. On y voit que le foyer duquel émane la puissance d'impulsion des fluides, est toujours un foyer où réside la vie, sous quelque forme que ce soit. L'homme, l'animal, le végétal, le minéral sont, à des titres divers, producteurs de fluides.

Mais, pour produire des fluides, l'atome minéral, spécifions-le, doit être en possession, aussi bien que l'âme humaine, quoique à un degré infiniment inférieur, du principe de vie inséparable de l'être, et qui exprime qu'il est également *âme en soi*, puisque la vie et l'âme ne sont qu'un.

Nous voici arrivé à l'étude de l'hypnotisme, que nous trouvons divisé en hypnotisme organique et curatif, hypnotisme communicatif et hypnotisme mental. La place nous manque pour entrer dans le vif de chacune de ces divisions exposées avec méthode, clarté et logique. On y retrouve, comme dans toute l'œuvre, cette loi de série qui a permis à l'auteur de découvrir les relations d'être à être, depuis l'atome minéral le plus imperceptible jusqu'au plus gigantesque des soleils. L'hypnotisme, à ses yeux, n'est pas le privilège exclusif de l'homme; il appartient, d'une manière graduée, à tous les êtres de la nature. Un objet brillant hypnotise, les végétaux renferment des espèces chez lesquelles la propriété soporifique hypnotique apparaît avec plus de puissance encore que chez les minéraux. N'en est-il pas qui provoquent des hallucinations et des rêves? Le serpent hypnotise l'oiseau, l'oiseau de proie exerce un pouvoir analogue pour s'emparer de ses victimes; enfin l'homme hypnotise l'homme par la puissance de sa volonté. Cette volonté de l'hypnotisme humain se substitue impérativement à celle de l'hypnotisé, de manière à annihiler toutes les impressions, toutes les pensées de celui-ci, et à les remplacer par les impressions et les pensées qui lui auront été suggérées.

Dans le *magnétisme*, au contraire, la volonté du magnétiseur s'ajoutant à celle du magnétisé, commande à celle-ci sans la supprimer, augmentant la clairvoyance du sujet de sa propre clairvoyance, et lui laissant souvent sa

complète liberté d'action. C'est ainsi que celui-ci pourra voir à distance, non pas d'une manière fictive (comme l'hypnotisé qui ne reçoit qu'une transmission de pensée), mais dans toute leur réalité, les événements qui se produisent, les contrées qui lui sont inconnues et qu'il décrira avec fidélité.

Enfin, la *médiumnité* qui, d'après l'auteur, procède du magnétisme et de l'hypnotisme et devient leur complément supérieur, est traitée à son tour avec une rare compétence.

En abordant cette étude, Arthur d'Anglemont s'occupe d'abord du spiritisme en général, dont il relate les origines, constate l'action et apprécie les conséquences morales. Il est heureux de l'importance considérable qu'a prise le spiritisme de nos jours, mais il désire le voir soumis plus que jamais à la recherche de ses causes primordiales et au contrôle de l'observation rigoureuse de ses phénomènes.

Le *tableau sérieux* des médiumnités a été dressé par l'auteur, qui ne recule devant aucun travail pour établir méthodiquement, scientifiquement, ce qu'il cherche à démontrer. Ce tableau devient la table des matières de tout ce qui, dans l'œuvre, a trait à la médiumnité, car aucun des détails qu'il renferme n'est laissé dans l'ombre, et l'argumentation les explique tous en les développant.

Le chapitre le plus intéressant est sans contredit celui dans lequel l'auteur s'élève à la recherche des causes de tous les phénomènes spirites. Pendant que nous expérimentons les faits, cherchant à en donner une explication rationnelle qui nous échappe quelquefois encore, Arthur d'Anglemont, par la puissance de l'analogie et de l'intuition, en arrive à préciser les lois dirigeantes de ces phénomènes. On s'arrêtera à la figure qu'il donne des différents groupements d'atomes constituant les différentes matières, et qui explique le passage des esprits à travers les plus épaisses murailles.

Nous nous associons de grand cœur à cette péroraison de l'auteur :

« Comment, dit-il, nier des vérités que chacun pourra vérifier soi-même quand les communications *intermondaines* auront pénétré dans toutes les familles, où le souvenir des chers absents fera naître le culte des évocations, qui les ramènera au milieu de ceux qu'ils aiment ?

« Et tandis que le mal s'effacera peu à peu sous l'influence des salutaires conseils donnés par ceux qui deviendront les directeurs de la famille, et lui enseigneront les voies du bien, du juste et du vrai, les consciences se montrant meilleures et plus pures, ouvriront sur la terre l'ère de félicité qui naîtra de l'accord harmonieux des âmes et qui se traduira par le bonheur pour tous. »

LA RÉDACTION.

JÉSUS DE NAZARETH, in-8° de 406 pages, avec une belle eau-forte. Prix 8 fr. (Tiré de la *Revue diplomatique*.)

Cet ouvrage, dont le titre seul suffit à vaincre l'indifférence, sera, sans contredit, l'une des œuvres les plus considérables du siècle; et nous ne serions point surpris qu'il contribuât à faire dériver le catholicisme dans des voies nouvelles.....

La première partie de l'ouvrage s'adresse particulièrement aux érudits; elle constitue un véritable travail de bénédictin. Jamais l'histoire des origines du christianisme n'avait été fouillée avec un aussi grand luxe de citations, même par les théologiens de profession; mais, à l'encontre de ces derniers, la lecture est intéressante d'un bout à l'autre.....; quel que soit le sujet qu'il traite, le style de l'auteur est toujours séduisant, et tient l'imagination en éveil; il a l'art de revêtir du coloris le plus brillant les digressions en apparence les plus arides et de communiquer à ses lecteurs la chaleur vivifiante de ses propres impressions.....

Paul de Réglà est doué d'une grande force et c'est par là principalement qu'il séduit le lecteur: son livre est vécu; on devine qu'il a éprouvé les sensations qu'il dépeint; il sait convaincre parce qu'il est convaincu lui-même, et l'on sent qu'il croit tout ce qu'il écrit.

La dernière partie de l'ouvrage s'adresse plus particulièrement aux médecins, aux physiologistes. Les principaux miracles et, entre autres, la résurrection de Jésus, y sont expliqués par l'effet des lois naturelles, par l'emploi du magnétisme et par des considérations anatomiques et physiologiques que viennent corroborer le texte même des évangiles.

Quant aux écrits attribués aux évangélistes, l'auteur, sans attacher plus d'importance qu'il ne convient à l'anachronisme des dates et à l'authenticité des manuscrits, en montre les côtés defectueux et il traite assez cavalièrement les apôtres que l'Eglise a canonisé, mais qui, selon lui, ont usurpé la réputation que d'autres disciples plus obscurs auraient mieux méritée par leur dévouement qui ne s'est pas démenti jusqu'au Calvaire, et même au-delà.....

L'auteur nous fait toucher du doigt et admirer tout ce qu'il y a de simple, de bon, de noble, de grand, de généreux dans le héros dont il a entrepris de refaire l'histoire autrement qu'avec des légendes apocryphes; et qui ne cesse de répéter partout où il va, et de vingt manières différentes, que la forme n'est qu'un accessoire et qu'il n'y a rien de respectable et de juste que le naturel, la simplicité, la sincérité et l'amour du prochain.....

Voici un passage du livre où l'auteur trace de main de maître le portrait de Jésus :

« Jésus avait alors trente-trois ans environ, il était dans la plénitude de ses facultés physiologiques et psychiques. D'une grandeur un peu au-dessus de la moyenne, les épaules assez larges, la poitrine légèrement bombée, la taille mince, et tout le corps d'une pureté de lignes irréprochable, malgré une maigreur assez prononcée; il représentait bien le type alerte et vigoureux, quoique délicat, du juif Syrien, encore assez répandu dans les environs de Nazareth. Sa physionomie était empreinte d'une douceur remarquable, et la pureté des traits était rehaussée par une pâleur mate, à la teinte légèrement bronzée par le hâle; son front était large, d'une élévation ordinaire, mais un peu renflé au-dessus des globes oculaires. Son crâne, qui reflétait à lui seul toute la haute valeur intellectuelle de Jésus, était symétrique dans sa forme arrondie et élargie dans les temporaux; le sommet tout développé qu'il était, ne se terminait pas en pointe comme chez les fanatiques, mais s'arrondissait en une courbe des plus régulières pour rejoindre le cervelet dont la base, siège de tous nos instincts, était assez prononcée, tout en se perdant graduellement et harmonieusement dans l'épaisseur du cou. Ses cheveux, d'un châtain clair, qu'il portait très longs, comme les Esséniens, étaient un peu ondulés sur les tempes et sur le sommet du front, et se terminaient en nombreuses et capricieuses frisures, sur les épaules. Les oreilles finement et vigoureusement ciselées, étaient petites mais bien détachées. Ses sourcils, bien dessinés, bien arqués, étaient séparés de la racine du nez par un pli vertical, suffisamment creusé pour indiquer tout à la fois le travail considérable de la pensée et l'existence d'une volonté puissante. Ses yeux, d'une moyenne grandeur, mais bien fendus, ombragés par des cils châtain, longs et soyeux, un peu enfoncés dans leur orbite, étaient d'un bleu gris, dont la teinte se modifiait, suivant les impressions de son âme, pour présenter des nuances allant plus particulièrement vers le bleu ou le gris châtain; le regard, dans son expression générale, était d'une douceur charmante, un peu perdu dans le vague de la rêverie; mais lorsqu'il s'animait, lorsqu'il devait projeter toute la tension de volonté qui était en lui, il devenait absolument fascinateur, d'un éclat étonnant et d'une pénétration qui en rendaient la puissance insoutenable. Le nez, aquilin, plutôt droit que courbé, se fondait dans deux narines, dont la mobilité était presque aussi grande que celle des regards; Les pommettes étaient un peu saillantes, sans rien d'aigu. La bouche admirablement dessinée, tout ombragée qu'elle était par une moustache assez épaisse, d'un châtain clair donnant sur le roux, était un peu grande et apparaissait encadrée par des lèvres charnues,

« assez prononcées, d'une superbe carnation. Les dents étaient très blanches, d'une forme régulière et moyenne. Le menton assez court, suffisamment prononcé, était plutôt carré que rond; quant à la barbe, qu'il portait d'une moyenne grandeur, légèrement séparée du menton, elle était d'un blond châtain, donnant également sur le roux; comme la moustache, elle était un peu frisée.

« Les mains nerveuses et moyennes, plus blanches que ne le comportait la vie de Jésus au grand air, s'effilaient pour se terminer en des extrémités unguéales un peu spatulées, aux ongles bien plantés, d'un rose tendre.

« Les pieds, véritables pieds de race, étaient plus longs que courts, minces et cambrés.

« L'allure générale était grave; d'une distinction suprême, avec ce je ne sais quoi de grandeur indolente et insouciant, qui donne à l'Arabe, même le plus pauvre, ce caractère de noblesse un peu blasée et méprisante qu'on ne peut rencontrer ailleurs. »

M. JAUBERT

NÉCROLOGIE: M. *Timoléon Jaubert*, l'un des plus savants, des plus intègres, des plus modestes magistrats que le tribunal de Carcassonne ait eu à sa tête, est décédé à Carcassonne, le 4 août, à l'âge de 85 ans; ce juste est dans l'erraticité, auprès de la légion de nos désincarnés dont il grossit les rangs; il reviendra avec elle donner une impulsion véritable à nos doctrines pour mieux les généraliser.

Avec L. Tournier, ce véritable apôtre, M. Jaubert a initié tous les hommes politiques de Carcassonne, tous les membres du barreau à l'aide de sa médiumnité puissante; il obtenait, par coups frappés, de très belles communications et surtout des fables qui ont obtenu les premiers prix aux jeux floraux de Toulouse.

Les spirites du monde entier connaissent M. Jaubert et ses fables, éditées par lui, et répandues par notre librairie; chacun d'eux adressera une bonne pensée à cet homme d'élite si sympathique, aimable et bon, à ce F. E. S. vénéré, aussi à sa veuve si honorable et à son fils bien-aimé. Sur sa tombe, M. Loubers, président du tribunal civil, a rendu un éclatant témoignage à la carrière judiciaire, aux brillantes qualités du magistrat et de l'homme privé. Après lui, M. Lades-Gout, sénateur de l'Aude, s'est exprimé ainsi:

« Au moment de rendre à la terre l'enveloppe mortelle de celui qui fut Timoléon Jaubert, j'accomplis un devoir sacré en venant, au nom de ses nombreux amis et j'en étais un, venu apporter ici l'hommage de nos affec-

tueux regrets et saluer une dernière fois cette dépouille qui fut le sanctuaire d'une haute intelligence et d'un noble cœur.

« Jaubert fut d'abord avocat au barreau de Carcassonne qu'il honora par son talent. Devenu plus tard magistrat, il occupa, pendant plusieurs années, avec une grande distinction et un culte constant de la justice, les fonctions de vice-président du tribunal civil. Quand survint la vacance du siège de président, ce siège, auquel il avait des droits incontestables, fut attribué à un autre. Quel crime avait mérité à mon ami cette disgrâce? Je la dirai tout à l'heure. Ce crime, qu'au moyen âge, et même un peu plus tard, il eût expié par le bûcher, ne lui valut, grâce au progrès des temps, qu'un passe-droit, qu'on essaya même d'atténuer par la croix, d'ailleurs bien méritée, de la Légion d'honneur.

« Le nom de Jaubert est inséparable de l'idée de la doctrine dont il a été l'apôtre infatigable et fervent. Cette doctrine tant décriée, sur laquelle on a cherché à déverser tant de ridicule et contre laquelle on a lancé tant d'anathèmes, vous l'avez tous nommée, c'est le spirilisme.

« Je ne dirai que quelques mots à l'encontre des erreurs et des préventions qui s'élèvent encore comme un nuage autour de cette sublime et consolante croyance. La doctrine spirite c'est l'affirmation de l'immortalité de l'âme, avec preuves matérielles nombreuses et indiscutables à l'appui.

« C'est la doctrine de la pluralité des mondes, établie d'ailleurs par la science, et de la pluralité des existences dans ces divers mondes appropriés au degré d'avancement des êtres qui doivent les habiter.

« C'est le progrès indéfini dans la série sans fin des existences, alternativement incarnées et désincarnées, les premières plus particulièrement destinées aux épreuves, chacune étant la conséquence de celle qui précède et la préparation à celle qui suit. C'est l'avancement incessant par la vertu et surtout par celle qui les contient toutes : la Charité.

« La doctrine de la réincarnation a-t-elle de quoi surprendre, même ceux qui professent la foi catholique? Ouvrez l'évangile :

« Jésus répondit : En vérité, en vérité, je vous dis, personne ne peut voir le royaume de Dieu, s'il ne naît de nouveau. » (Saint-Jean, chap. III, v. 3.)

« Mais Jésus leur répondit : Il est vrai qu'Elie doit venir et qu'il rétablira toutes choses. Mais je vous déclare qu'Elie est déjà venu et ils ne l'ont point connu... Alors ses disciples comprirent que c'était de Jean-Baptiste qu'il leur avait parlé. (Saint-Mathieu, chap. XVII, v. 11 à 13.)

« Et si vous voulez comprendre ce que je vous dis, c'est lui-même (Jean-Baptiste) qui est cet Elie qui doit venir. » (Saint-Mathieu, chap. XI, v. 14.)

« En ce qui concerne la communication des esprits dont nous avons, mon ami et moi, la certitude absolue, relisez dans la Bible, au I^{er} livre des Rois, chap. XXVIII, le récit de l'évocation de l'ombre de Samuel, à la demande de Saül, par la pythonisse d'Endor.

« Oui, nous croyons à la communication des morts avec les vivants. Oui, les esprits ont dicté à Jaubert des poésies admirables dont il eût pu se faire gloire : mais il ne l'a jamais voulu, aimant mieux rendre hommage à ses amis invisibles et à la vérité.

« Oui, cher ami, grâce à cette vérité sublime à laquelle tu nous a initiés,

moi et tant d'autres, nous savons que tu es là, près de nous, témoin des pieux devoirs que nous te rendons. Plus heureux que nous, encore asservis à la matière, tu nous vois, tu nous entends et tu lis dans nos cœurs, dans celui de ta digne compagne qui t'entoura si longtemps et jusqu'à la fin de sa tendresse et de ses soins dévoués, dans ceux de tes enfants qui te chérissaient, dans ceux de nous tous qui connûmes les charmes de ton amitié et dans la mémoire de qui tu vivras, jusqu'au jour où nous nous retrouverons. »

Après ce discours, la foule s'est retirée silencieuse et émue.

M. *Pierre Hippolyte Deconnink*, ancien négociant, est décédé le 5 août, à l'âge de 83 ans; sa femme, désincarnée il y a quelques années, était comme lui spirite convaincue, et tous les deux n'ont pas cessé d'enseigner notre science si consolante à l'aide de la médiumnité; puisse cet honnête homme, après les épreuves dernières, vivre heureux auprès de l'esprit de sa compagne si sensée, si juste, qui aimait le beau, le bien et que nous vénérions tous.

M. *Ernest Wydts*, ancien négociant, est décédé le 14 août dernier; ce grand travailleur si éprouvé laisse une veuve et une nombreuse famille qui mérite le plus vif intérêt, chacun y est médium et sert la cause avec dévouement. Nous adressons une pensée bien fraternelle à l'esprit de ce frère et zélé propagateur de nos doctrines, mort à 54 ans, lorsque les siens avaient tant besoin de son précieux concours. Que l'âme de M^{me} E. Wydts soit soutenue et réconfortée par ses frères en spiritualisme.

LES MIRACLES ET LE MODERNE SPIRITUALISME

L'un des savants les plus estimés du monde, le naturaliste et le penseur dont s'honore l'Angleterre, SIR ALFRED RUSSELL WALLACE, membre de la Société royale, et l'un des plus convaincus chercheurs et propagateurs du spiritualisme moderne, avait édité le résultat de ses investigations scientifiques, plus d'autres travaux sur le même sujet imprimés dans diverses publications, en 1890-1891; notre librairie a fait traduire cette œuvre de premier ordre, avec la permission du savant vénérable et aimé, avec le titre ci-dessus espérant bien que tous les spirites studieux voudront lire Russell Wallace, et constater que ce prince de la science, après le récit de ses recherches, affirme nettement les doctrines qui nous sont chères. La leçon donnée aux occultistes et aux télépathes, est de main de maître, magistralement, et avec une haute sagesse, selon le véritable esprit de justice.

Beau volume in-12, carré, sur beau papier avec portrait de l'auteur : 4 francs, relié 5 francs. C'est une œuvre de maître philosophe, celle d'un grand honnête homme.

Le mois prochain nous donnerons la critique, par le commandant Dufilhol, de *MEMORABILIA*, œuvre d'Alfred Pioda, notre F. E. S. Nous parlerons aussi du décès de MM. Faure, à Alger, et André Boulens, à Béziers.

Le Gérant : H. JOLY.